RECUEIL
DE POÉSIES.

RECUEIL

DE POÉSIES,

PAR J. F. DUCIS,

DE L'INSTITUT DE FRANCE.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1809.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

1

ÉPITRES.

A

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME VEUVE DE LAGRANGE.

Reçois, ma chère sœur, avec autant de plaisir que j'en ai à te l'offrir, ce recueil de mes différentes poésies, rassemblées, comme tu le desires, dans ce volume : tu les aimes, et tu m'en fais jouir. Il n'est pas difficile, dit-on, de reconnaître dans nous le frère et la sœur; mais la ressemblance des penchans est la première et la plus flatteuse : c'est par elle que nos cœurs se sont si souvent ouverts l'un à l'autre, que nous avons mis si naïvement ensemble nos plus anciens et nos plus innocens souvenirs. Te rappelles-tu, ma chère sœur, toute l'impression que me fit, dans un âge encore voisin de l'enfance, la première tragédie que j'ai vue, *Athalie*, jouée sous une orangerie et dans un village? et cette autre impression profonde et ineffaçable que me fit, à peu près dans le même âge, le soir, au soleil couchant, le majestueux automne, dans un jour de son calme, de sa fraîcheur et de sa magnificence? Je suis encore sur les lieux; je vois son ciel, ses nuages, la terre couverte et embaumée de ses fruits. Je retombe dans mon attendrissement silencieux devant la richesse et la mélancolie de la Nature. Tu n'as pas oublié sans doute qu'en commençant les plus beaux jours de ma

jeunesse, et en te contant mes voyages, je t'ai fait monter avec moi dans mes récits sur les hauteurs de la Forêt-Noire. Quel ravissement je te fis éprouver! Comme tu m'écoutais, lorsque, pour te décrire ma situation, je te disais :

Déjà, laissant là les campagnes,
J'atteignais les hautes montagnes;
Dans un air frais, pur et léger,
Je croyais doucement nager.
Le beau printems venait de naître;
Le jour commençait à paraître,
Et je sentais, à chaque pas,
Un certain oubli plein d'appas,
Un calme qu'on ne conçoit pas,
Remplir et gagner tout mon être.
Tout ce corps m'était étranger;
Mon œil se laissait diriger
Vers le ciel, l'azur, la lumière.
Des esprits semblaient m'appeler;
J'étais tout prêt à m'envoler,
N'appartenant plus à la terre;
Et, sur cet Olympe enchanteur,
Si mon œil, par un cas étrange,
T'eût trouvée, à coup sûr, ma sœur,
Si près du ciel, dans mon bonheur,
Je t'aurais prise pour un ange.

Mais si je te faisais part de mes bonheurs, tu me contais aussi les tiens. Qu'il était beau, ce grand jardin, à la campagne, où l'on te mena pour la première fois sans t'en rien dire! Quelle

fût, en y entrant, ta joie enfantine, ton aimable et subit ravissement! Comme tu fus frappée de ces belles figues que les chaleurs de l'été n'avaient pas encore jaunies! mais qu'elles étaient éblouissantes sur leurs buissons verts, ces roses épanouies, vers lesquelles tu volas d'abord comme un papillon! La déesse des fruits y disait à la déesse des fleurs : « Rien ne me surprend ici, » ma jeune et brillante compagne; tout est dans » l'ordre et dans la nature.

« Pomone ne vient qu'après Flore;
» L'Hymen ne vient qu'après l'Amour :
» Pour la belle enfant qui t'implore,
» Et que ton teint déjà colore,
» Des roses, ma sœur, c'est le jour.
» Ma figue n'est pas mûre encore;
» Mais l'ardent soleil suit l'aurore.
» Je fais cueillir, tu fais éclore.
» Crois-moi, j'aurai bientôt mon tour. »

Cela est arrivé, ma chère sœur. Notre vie s'est presque écoulée. Nous voilà tous les deux aujourd'hui sur le terrain de la vieillesse : moi, près d'en sortir; toi, ne faisant que d'y entrer, mais avec ce calme de l'ame qui annonce les ressources de la raison, et ces grâces du cœur et du caractère que le tems ne saurait flétrir ni ravir. Tes tendres soins pour moi, dans mes vieux jours, leur donne un prix qui me les rend plus chers. Voilà comme mademoiselle Thomas,

sous mes yeux, veillait sur la conservation et le bonheur de son tendre et excellent frère : il y a une espèce d'hymen tout fait entre les sœurs qui ne se marient pas et les frères libres et poètes, un recommencement de maternité et d'enfance entre les mères veuves et leurs fils poètes, sans engagemens. J'en ai été un exmple frappant. Quand mes cheveux étaient prêts à blanchir, la mienne, avec un sentiment de douce compassion, voyant mes distractions nombreuses, l'indépendance de mes goûts, mon incapacité absolue pour les affaires et la fortune, me disait (c'était son mot) : « Mon enfant ! mon pauvre enfant ! mon pauvre homme ! ah ! si ce fantôme brillant qu'on appelle *gloire*, arrive à tems pour les hommes engagés au service des Muses, c'est quand il vient, sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes et de leurs sœurs, attacher à leurs foyers, et sur des murs parés par les mœurs et la modestie, de douces et innocentes couronnes; c'est quand il vient, quoique tard, les faire jouir du succès de leurs travaux dans ces plus chères moitiés d'eux-mêmes ! » Mais comme ces amans des Muses aiment leur retraite, leurs études, et surtout la poésie ! cette véritable magicienne, qui cache (qu'on ne s'y trompe pas) sous une exagération apparente et sous un délire quelquefois mal interprété, une analyse sévère, un dessin correct, une couleur franche, un tact sûr, un sentiment vif et durable, et des

vues vastes, longues et fines sur la Nature. La profondeur et la naïveté, voilà son principal caractère; voilà ce qui distingue éminemment tous les grands poètes, Corneille, Lafontaine, Molière, Shakespeare; ils ont quelquefois l'air de dépasser la Nature, mais ils ne lui en sont que plus fidèles. O Poésie ! que tu offres de moyens de bonheur ou de malheur à tes amans les plus favorisés! Je n'ai pas à me plaindre d'elle. Je fais pourtant de mon mieux pour écouter de préférence des idées plus convenables à mon âge; mais qu'on a de peine à se détacher d'une maitresse long-tems aimée, avec laquelle on a fait assez bon ménage ! J'ai beau vouloir m'éloigner d'elle, et lui dire de loin : Adieu! adieu!

Pour moi, pour moi, les vers sont toujours quelque chose.
Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose,
Ah ! qu'un poëte est enchanté !
Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :
Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté.
Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie?
C'est le nectar, c'est l'ambroisie;
C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs;
C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs;
C'est une ivresse, un charme; én un mot, c'est la vie.
Qu'est-ce en comparaison, ma sœur, que d'être roi?
Je lui dis à ses pieds : « O Fée enchanteresse !
» Qui te goûte une fois te goûtera sans cesse :
» On ne guérit jamais de toi.

» Des mers, des flots émus, de leur neige écumante
» Vénus naît, tu la peins. Par ton ciseau je voi
» Dans un marbre qui fait s'envoler Athalante;
» Je te trouve partout, partout comme l'Amour.
» On te prendrait pour lui; les Grâces sont ta cour;
» Tout t'appartient, rien ne t'égale.
» Te voilà dans nos champs la tendre Pastorale,
» L'humble Fable avec la cigale,
» La Romance dans les déserts,
» Du palais des Césars la voûte colossale,
» Le Chant et l'Harmonie animant nos concerts;
» L'Ode au ciel d'un seul vol s'élançant dans tes vers,
» Dans nos villes la Comédie,
» Dans les palais la Tragédie,
» Et l'immense Épopée en ce vaste Univers. »

Ah! que voilà bien mon frère! t'écrieras-tu, ma chère sœur. Eh bien! ce n'est pas ma faute: c'est encore elle qui vient de m'apparaître avec tous ses charmes. Mais un tableau plus touchant s'offre à ma vue. C'est une mère de famille respectable, toujours occupée, d'une humeur douce et égale, entourée de ses enfans, de leur tendresse, de leur respect, de leur reconnaissance, honorée de l'estime et de l'attachement des hommes et des femmes les plus honnêtes, les plus distingués par leur mérite, et qui se plaisent dans sa société. Ajoute, ma chère sœur, à ces récompenses des mœurs et de la sagesse, toute l'affection de ton ami et de ton frère.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

ÉPITRES.

Avertissement sur l'Épître à l'Amitié, au sujet de la mort de M. Thomas.

J'ai cru devoir lire cette Épître à l'assemblée publique de l'Académie française, le jour même où M. Guibert, successeur de M. Thomas, y est venu prendre séance. Il convenait qu'elle parût imprimée en même tems que son discours de réception; mais comme elle avait besoin, dans quelques endroits, de notes et d'explications, je les ai réunies dans cette espèce d'Avertissement, pour instruire d'avance le lecteur de ce qui a donné lieu à cette Épître, et surtout aux sentimens et aux justes regrets qui la terminent.

Cet ouvrage a été précédé et suivi pour moi d'événemens trop intéressans et trop douloureux pour qu'ils puissent jamais s'effacer de ma mémoire. C'est après ma chute dans les montagnes de la Savoie, c'est après être échappé à la mort par un bonheur presque incroyable, c'est après avoir été rejoindre M. Thomas au village d'Oullins, près de Lyon, que j'ai abandonné mon cœur au plaisir d'écrire cette Épître sous les yeux mêmes, et pour ainsi dire entre les bras de l'ami que j'ai perdu.

On concevra aisément quelle dut être ma joie en le voyant paraître tout à coup au pied des montagnes qui avaient été les témoins de ma chute, avec tous les secours que demandait ma situation ; il n'avait rien oublié pour rendre mon transport infiniment prompt, commode et facile. A peine fûmes-nous arrivés, qu'il peignit vivement, dans une Épître, et le péril auquel je venais d'échapper, et sa joie de me voir rendu à la vie. Je me trouvai dans sa maison de campagne, à Oullins, environné et prévenu des soins les plus attentifs, entre lui et sa vertueuse sœur, qui, faible et délicate, l'accompagnait dans tous ses voyages, et dont la tendresse et l'intelligence active lui épargnèrent, pendant sa vie, ces embarras et ces détails multipliés, toujours si incompatibles avec l'étude et les méditations du génie. C'est là que mon ami me surveillait lui-même, m'aidant de son bras, soit pour monter, soit pour descendre ; couchant dans une chambre ouverte sur la mienne, et m'interrogeant la nuit aux moindres soupirs de ma douleur. Eh ! comment oublierais-je jamais le premier moment de notre entrevue au bourg des Échelles? Avec quelle diligence il accourut à mon secours ! avec quelle vivacité il m'emporta dans ses bras ! Comment oublierais-je nos conversations d'Oullins, nos doux épanchemens, mes premières promenades à ses côtés, sa tendre inquiétude à observer les progrès de

ma convalescence, son allégresse au retour de mes forces, l'essai que j'en fis en copiant de ma main, et sous ses yeux, dans le silence de la campagne, le Chant des Mines dans son poème du Czar, chant vraiment original, qu'il venait d'achever avec tant de plaisir sous le beau ciel de Nice? Comment oublierais-je sous quel charme délicieux, dans quel rajeunissement d'ame et d'organes je me sentis renaître à la nature, parcourant autour de moi les richesses et l'éclat d'une saison et d'un climat pittoresque, admirant les merveilles terribles du Monde souterrain dans les vers d'un ami illustre, revoyant la gloire dans ses talens, le bonheur dans sa tendresse, heureux de vivre encore, heureux de vivre avec lui?

Qu'on joigne à ces jouissances intérieures le voisinage et la société de M. l'archevêque de Lyon, qui, sensible à mon accident, s'était hâté de me proposer d'abord un logement dans son château, mais qui comprit aisément, par son propre cœur, que je ne pouvais demeurer ailleurs que chez l'ami généreux qui venait de me recueillir presque à l'endroit de ma chute. Quand mes forces me le permirent, ce fut avec un plaisir bien vif que je fus témoin presque tous les jours, parmi les personnes de Lyon les plus distinguées, soit à l'Académie, soit dans les cercles, des marques multipliées d'estime et d'admiration publique qui le cherchaient de tous

côtés. Qu'on se figure un homme simple, modeste, même timide, d'une bonté de cœur extrême, des mœurs les plus pures et les plus douces, plein d'esprit, ne négligeant aucun des devoirs et des attentions délicates de la société, ajoutant à une longue réputation de talens et de vertus les dehors d'une existence toujours honnête, et souvent très-honorable dans les occasions; qu'on se le représente aux séances particulières de l'Académie de Lyon, lisant, tantôt son Chant de l'Angleterre, tantôt celui des Mines, tantôt celui des fêtes de Louis XIV; une autre fois, un morceau de prose très-piquant et très-savant sur l'origine de la langue poétique, qu'il composait à Oullins, en ma présence; revenant ensuite avec moi dans sa solitude champêtre, m'y confiant ses conceptions, ses sentimens, ses ouvrages; recevant avec plaisir toutes mes émotions, toutes mes pensées, tous ces mouvemens impétueux et surabondans d'une seconde vie nés de la convalescence, et que j'avais besoin de répandre dans son sein. Qu'on nous voie tous les deux, surtout le 30 août dernier, à la séance publique de l'Académie de Lyon, au milieu d'une assemblée nombreuse et brillante, placés vis-à-vis l'un de l'autre, lui, charmant son auditoire par la lecture de son beau Chant de Louis XIV, faisant retentir ce sanctuaire des Muses, des noms révérés de Turenne, de Condé, de Luxembourg, de Catinat, de Fénélon et du duc de Bourgogne;

et moi, terminant la séance par la lecture d'une *Épître à l'Amitié*, où je lui rappelais, en le regardant, et le péril que j'avais couru, et les secours qu'il m'avait prodigués; où, près de le quitter, dans un adieu solennel, je le recommandais à la douceur du climat de Nice, impatient d'aller bientôt moi-même jouir des embrassemens d'une mere tendre, qui frémissait encore de l'image de son fils expirant, et qui, dans sa vieillesse, ne demandait plus au ciel que le bonheur de me voir encore avant de mourir. La fin de cette Épître toucha vivement l'assemblée; car comment échapper à l'impression des mouvemens de la nature? Mais le transport s'accrut, et les larmes coulèrent de tous les yeux lorsqu'en nous levant après la séance, dans l'émotion d'un si doux sentiment, on vit les deux amis s'avancer l'un vers l'autre, se tendre les mains et s'embrasser. Hélas! qui m'eût dit que, dix-huit jours après, l'ami qui me pressait contre son sein ne serait plus, et que déjà l'instrument fatal creusait en silence sa dernière demeure dans l'église du village d'Oullins?

Je ne parlerai point ici en détail de tout ce qu'a fait M. l'archevêque de Lyon pour un confrère célèbre, dont il honorait profondément l'ame et les talens, dont il avait goûté avec tant de plaisir le caractère, l'esprit et le commerce, à qui il portait une amitié si sincère, et qu'il ne cessera jamais de regretter. Tous les soins, tous

les secours qu'un malade peut attendre, M. Thomas les a reçus dans le château d'Oullins, où ce prélat vraiment sensible nous fit transporter tous aux premières menaces de la maladie. Mais ce que je ne puis taire, ce qui reviendra souvent à ma pensée, c'est le moment où, malgré le danger de l'air infecté par une maladie contagieuse; quoique indisposé lui-même depuis quelque tems, ce prélat respectable monta dans la chambre de son confrère mourant, et s'approchant de son lit, le cœur serré de douleur, et retenant à peine ses larmes, lui parla de son péril et des grands intérêts de l'homme aux bords du tombeau, avec cette piété tendre, avec cet accent de l'ame que l'amitié courageuse et la religion consolante peuvent seules inspirer. Debout derrière lui, je suivais mot à mot sa voix tremblante, et quelquefois entre-coupée de soupirs. J'en lisais les impressions touchantes sur le front édifiant et soumis de la douce et religieuse victime, qui devait tomber sitôt sous le coup mortel. J'écarte de mon esprit les différens états où je l'ai vu ensuite; je me transporte tout à coup dans le palais de M. l'archevêque, à Lyon. C'est là qu'il pleura avec nous, avec la malheureuse sœur de notre ami, avec sa propre famille et tous les vertueux ecclésiastiques qui l'environnaient, la perte irréparable que nous venions tous de faire, arrivée dans le château d'Oullins le 17 septembre 1785, à trois heures du matin.

C'était un deuil général. Qui en était plus digne que mon ami? M. le marquis de Montazet, qui le révérait avec tendresse, lui rendit les derniers devoirs avec moi, lui donna des larmes comme à un frère. Mais pour caractériser la douleur de sa douce et charmante épouse, quand j'aurais les pinceaux de l'ami que je pleure, comment pourrais-je exprimer ses soupirs, sa religion, sa délicatesse, ses prévoyances, son activité, son silence ou ses paroles, cette ame sensible et céleste qui, dans ces momens de péril, et sur les bords de la tombe ouverte, semble faire de la beauté vertueuse et compatissante un être surnaturel qu'on invoquerait contre la mort même, si les larmes n'attestaient pas qu'elle est mortelle comme nous?

Le Chant funèbre qui succède, dans mon Épître, au Chant d'amitié et d'allégresse, ne contient rien que de conforme à la vérité historique. Pouvais-je ne pas montrer mon ami m'adressant, quand il se réveillait, deux vers de mon Épître, qu'il avait retenus, et qui semblaient voler du fond de son cœur, vivant encore, sur sa bouche mourante, où se formait à demi le doux sourire de l'amitié (1)? Puis-je laisser ignorer que, dans ces momens imprévus de réveil, il disait vivement : Mon ami est-il

(1) Ces deux vers étaient ceux-ci :

De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire.
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

là? Que, quand le saint et vénérable ecclésiastique à qui il ouvrit son ame, l'un des grands-vicaires de M. l'archevêque de Lyon (1), lui proposa de recevoir les derniers secours des Chrétiens mourans, il ajouta, en les demandant avec piété : Ah ! mes amis que je vais les inquiéter! Puis-je ne pas publier que, quand M. le curé d'Oullins, après un discours simple et touchant, lui eut administré les sacremens de l'Église, il lui tendit affectueusement les bras, et le pressa, autant qu'il le put, sur son sein avec la plus tendre reconnaissance? Je n'ai point fait entrer dans la triste fin de mon Épître ces détails intéressans que je place ici. Il en est encore un pourtant que je devrais omettre peut-être, mais qu'on me pardonnera sans doute d'avoir remarqué : c'est que, dans ce château, où tous les appartemens ont sur leur porte une inscription qui sert à les nommer, mon ami est mort dans la chambre de *la Candeur*.

Parmi ses principaux amis, tous infiniment connus et respectables, on distinguait surtout M. d'Angiviller, qu'il aima tendrement, et dont il fut aimé de même; il eut aussi pour moi la plus vive amitié. Je me souviendrai toujours qu'à ma réception à l'Académie française, des larmes de joie coulaient de ses yeux. Il m'a constamment soutenu, dans les malheurs comme

(1) M. l'abbé Sourd.

dans

dans les afflictions : ses bienfaits ont toujours prévenu mes desirs; mais le plus grand de tous est de m'avoir lié avec un ami que j'ai connu trop tard, que j'ai perdu trop tôt, et qui a laissé pour jamais dans mon cœur le regret de sa longue absence et le triste veuvage de l'amitié.

M. l'archevêque de Lyon, ce digne prélat, n'eût pas cru avoir acquitté envers M. Thomas toute la dette de son cœur s'il n'eût pas fait graver sur un marbre blanc, très-beau, qu'il avait fait venir exprès de Marseille, et placé dans son église d'Oullins, l'épitaphe simple d'un homme simple, qui n'avait pas craint d'adresser une *Épître au peuple* (1), épitaphe si juste, qui lui a été inspirée par son amitié et sa douleur. Puisse, en la lisant, le voyageur, l'ami, l'écrivain vertueux, qu'un tendre intérêt conduira peut-être dans l'église d'Oullins, dire avec respect sur cette tombe de l'homme de bien et de génie : *Voilà mon modèle!*

---

(1) Je me souviens que M. Thomas me contait naïvement, comme une des choses qui lui avaient fait le plus de plaisir dans sa vie, qu'un bon curé de village lut un jour en chaire à ses paroissiens cette *Épître au peuple*, et leur persuada que les pauvres habitans de la campagne n'étaient pas aussi dédaignés qu'ils le pensent, parmi les gens du monde et dans la capitale. Après sa grand'messe il se plaça à l'entrée de son église; et lorsque ses paroissiens sortaient, il leur distribua à tous des exemplaires de cette Épître, qu'il avait fait imprimer à ses dépens.

Épitaphe de M. Thomas, par feu M. de Montazet, archevêque de Lyon.

Ci gît Léonard-Antoine Thomas, l'un des quarante de l'Académie française, associé de celle de Lyon, né à Clermont en Auvergne le 1er. octobre 1732, mort dans le château d'Oullins le 17 septembre 1785.

Il eut des mœurs exemplaires,
Un génie élevé,
Tous les genres d'esprit.
Grand orateur, grand poète;
Bon, modeste, simple et doux,
Sévère à lui seul.
Il ne connut de passions
Que celles du bien, de l'étude
Et de l'amitié.
Homme rare par ses talens,
Excellent par ses vertus,
Il couronna sa vie laborieuse et pure
Par une mort édifiante et chrétienne.
C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Ses écrits et les larmes de tous ceux qui l'ont connu, honorent assez sa mémoire; mais M. l'archevêque de Lyon, son ami et son confrère à l'Académie française, après lui avoir procuré, pendant sa maladie, tous les secours de l'amitié et de la religion, a voulu lui ériger ce faible monument de son estime et de ses regrets.

ÉPITRE PREMIÈRE,

A L'AMITIÉ,

Lue par l'auteur, le lundi 13 février 1786, à la séance publique de l'Académie française, le jour où M. le comte de Guibert y est venu prendre séance, à la place de M. Thomas.

Il serait à desirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour.

FÉNÉLON.

NOBLE et tendre Amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'Univers,
Par tes soins consolans c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchans
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'ame encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?
D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?

Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel ! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes ;
Ce nom répare tout : sais-je, grace à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte ? Il efface à jamais,
Ce mot de bienfaiteurs, et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami ! Ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui.
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

Quelquefois tous les deux nous fuyons au village.
Nous fuyons. Plus de soins, plus d'importune image.
Ami, la liberté nous attend dans les bois.
Sans nous plaindre, et de l'homme, et des grands, et des rois,
Nous déplorons sans fiel leur pénible esclavage.
De mes tilleuls à peine ai-je apperçu l'ombrage,
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié.
J'ai revu la nature, et tout est oublié.

Dans nos champs, le matin, deux lys venant d'éclore,
Brillent-ils à nos yeux des larmes de l'aurore,
Nous disons : « C'est ainsi que nos cœurs rapprochés
» L'un vers l'autre, en naissant, se sont d'abord penchés. »
Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages,
Nous disons : « C'est ainsi que, du destin jaloux,
» L'un par l'autre appuyés, nous repoussons les coups.
» Même sort nous unit, même lieu nous rassemble.
» Avec les mêmes goûts nous vieillissons ensemble.
» Le ciel, qui de si près approcha nos berceaux,
» Ne voudra pas sans doute éloigner nos tombeaux.
» Sur nos tombeaux unis quelque beauté champêtre
» Viendra verser des fleurs et des larmes peut-être.
» Heureux, en attendant, nous goûtons les loisirs,
» Les Muses, le sommeil, les innocens plaisirs. »
O doux séjour des champs ! C'était loin de la ville
Qu'Horace, dans Tibur, près du sage Virgile,
A son modeste ami, moins sobre en ce moment,
Épanchait à grands flots le Falerne écumant;
Entendait sur des fleurs le vers magique et tendre
Qui fit plaindre Euriale et peignit Troye en cendre.
Tous deux ils parcouraient ces agrestes beautés,
Ces grottes, ces ruisseaux que tous deux ont chantés.
Trop heureux le mortel sensible et solitaire
Qui s'aime en son ami, qui dans lui sait se plaire,
Qui borne à son pouvoir les faciles desirs,
Et dans le cœur d'un autre a mis tous ses plaisirs !
Suivez ces deux amis errans dans les campagnes
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes,
Tantôt portant leurs pas vers des lieux fortunés,
Tantôt dans un désert par leur course entraînés :

Vous les verrez tous deux, ainsi que deux abeilles
Qui, sur le lys, le thym, sur les roses vermeilles,
Pompent légérement le doux nectar des fleurs,
Dévorer des objets la forme et les couleurs,
Laisser voler partout leur ame et leurs pensées
Sur la nature entière au hasard dispersées;
Mais ils viendront bientôt, dans des discours charmans,
Rapporter leurs plaisirs, leurs goûts, leurs sentimens,
Rassembler dans leurs cœurs, ravis de ces merveilles,
Un miel cent fois plus doux que celui des abeilles.
Leur travail est égal, leur trésor est commun,
Leurs cœurs sont confondus, leur bonheur n'en fait qu'un;
Et d'un bonheur si pur la nature est charmée.
Hélas! de maux obscurs notre vie est semée.
C'est un tribut secret que l'on paie en douleurs.
Sur ce sol dévorant, fécondé par nos pleurs,
D'où l'éclair de nos jours va bientôt disparaître,
Où sous la ronce encor la ronce aime à renaître,
Parmi tant de malheurs, dans sa tendre pitié,
Le ciel, qui les prévit, nous donna l'Amitié.
L'Amitié, baume heureux qui coule sur nos peines.
Sans doute il est un âge où, bouillant dans nos veines,
De desirs, de transports notre sang allumé,
Dans ses étroits canaux avec peine enfermé,
Comme un torrent de feu court et se précipite.
L'esprit est agité, le cœur s'enfle et palpite.
Le jeune homme, à l'aspect de la jeune beauté,
De surprise et d'amour soupire épouvanté.
Du pouvoir de l'amour faut-il des témoignages?
Il entraîne Léandre à travers les orages;
Ravit Diane aux cieux, Euridice aux enfers;
D'Andromède expirante il détache les fers,

Couvre Renaud de fleurs dans les jardins d'Armide,
Fait tourner des fuseaux entre les mains d'Alcide;
Il séduit, il égare, il endort la raison.
Trop semblable à Circé, Vénus a son poison.
De ce poison charmant la jeunesse est avide;
Elle épuise à longs traits ce breuvage perfide,
Se consume d'amour, s'enivre de desir,
Et court avec fureur aux tourmens du plaisir.
  Mais déjà, comme un songe, a passé la jeunesse.
Je vois fuir loin de moi cette île enchanteresse,
Cette île où mon regard, trop long-tems arrêté,
Avec un long soupir cherche encor la beauté.
A travers mille écueils, à travers les tempêtes,
Je touche enfin ce port où, brillant sur nos têtes,
Ces deux astres amis, les gémeaux radieux,
M'éclairent sans fatigue, et consolent mes yeux.
Que de fois j'ai béni leur clarté douce et sûre!
Amitié, don du ciel, flamme invisible et pure,
A mon dernier soupir échauffe encor mon sein!
Et vous que des plaisirs le dangereux essaim
Étourdit d'un tumulte et d'un éclat frivole,
Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole,
Et vous qui, dans les cours, volez avec ardeur
Après ce rien brillant qu'on a nommé grandeur,
Conservez, s'il se peut, vos trompeuses ivresses;
Montez à la faveur, grossissez vos richesses;
Non, je ne vous vois point d'un regard ennemi:
Je vous plains seulement, vous n'avez point d'ami.
Dans ces sallons pompeux où la richesse assemble
Tous ces mortels brillans, ennuyés d'être ensemble,
Je me sens accablé du poids de leur langueur.
En vain j'y cherche un homme, et j'y demande un cœur.

Dans son palais rempli le riche est solitaire ;
Tout du besoin d'aimer conspire à le distraire.
Plus loin, voyez ce pauvre. Aux mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère,
Il lui reste un ami, son chien suit sa misère :
Son chien marche, s'arrête et veille auprès de lui ;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui ;
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse :
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire ? un riche, avec de l'or,
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître.
« Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
» Tu peux, en le vendant, soulager tes malheurs. »
« Eh ! qui donc m'aimera ? dit le vieillard en pleurs. »
Et son chien dans l'instant suit sa voix qui l'appelle.
O symbole touchant d'une amitié fidelle,
Que ton accueil est vrai ! que tes transports sont doux !
Tu chéris nos foyers, tu vieillis près de nous,
Et ton dernier regard est encor pour ton maître.

Le ciel à notre argile a trop mêlé peut-être
Un esprit inquiet, une active vigueur,
Qui lassent notre tête et troublent notre cœur.
L'homme, ainsi tourmenté par son génie extrême,
Tourmenta ses égaux, l'Univers et lui-même ;
Mais parmi les transports dont il est dévoré,
Parmi tous ses excès il en est un sacré,
Que toujours on chérit, et toujours on admire.
L'Amitié le produit. Amour, sous ton empire,
Pourquoi tes noirs soupçons, tes dépits orageux,
Portent-ils la terreur et la foudre avec eux ?

Comment ce même Amour peut-il donc faire éclore
Les poisons de Médée et les parfums de Flore ?
Amour, peux-tu cacher, sous des ris et des fleurs,
Les haines, les dégoûts, le désespoir, les pleurs ?
Combien la seule Hélène alluma d'incendies !
Mais faut-il des héros montrer les perfidies,
Ariane aux déserts contant son abandon,
L'air s'éclairant au loin du bûcher de Didon,
Sapho qui, s'élançant au sein des mers profondes,
Nommait encor Phaon en flottant sur les ondes ?
Faut-il peindre l'Amour terrible, ensanglanté,
Ou la coupable audace outrageant la beauté ?
Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire ?
Dans ses muscles tremblans la volupté respire.
Comme à travers les flots, d'un cours précipité,
En regardant sa proie il s'enfuit enchanté !
Les yeux brûlans d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sous ce pied délicat qui cherche à s'affermir,
Son cou nerveux s'embrâse et fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,
Tu ne crains ni les dieux ni la flèche d'Alcide ;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

Ainsi par les excès, par les pleurs et le sang,
Partout l'aveugle Amour signala son passage.
O qu'Achille jadis, emporté par sa rage,
Achille, en apparence, oubliant la pitié,
Par un excès plus noble honora l'Amitié !
De ce lion sanglant que la fureur est tendre !
Ce cri : « Patrocle est mort ! » ce cri s'est fait entendre.
Achille oublie alors qu'Achille est outragé.
Il court. Patrocle est mort ! Il faut qu'il soit vengé.

Hector déjà trois fois, sous sa main meurtrière,
Trois fois, derrière un char, a rougi la poussière.
Sur ce corps déchiré, sensible et furieux,
Il s'écrie : « O Patrocle ! » Il le demande aux dieux.
Il va bientôt enfin, vaincu par sa prière,
Rendre un fils qui n'est plus à son malheureux père.
Il se lève, il menace, il repousse ses pleurs,
Il promène à grands pas ses féroces douleurs ;
Il appelle Patrocle ; et, dans un tel délire,
C'est encore en tremblant l'Amitié que j'admire.
Amitié, qui sans toi porterait ses malheurs ?
Hélas ! nés pour souffrir, mêlons du moins nos pleurs.
Malheureux ! Quoi ! faut-il, sur ce Globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes?
Se dire en gémissant, mais éclairé trop tard :
« Les voilà tous ensemble, et les cœurs sont à part ? »
Hélas ! la mort déjà m'entraînait dans l'abîme,
Quand le ciel, par degrés, ranima la victime.
Sur des rocs déchirans soudain précipité,
C'est là que, sans couleur, mourant, ensanglanté,
De deux pauvres vieillards j'excitai les alarmes,
Et des yeux du passant fis tomber quelques larmes.
Mais mon péril n'est plus. Pourquoi le retracer
Quand je sens mon ami dans mon sein s'élancer ?
C'est lui que je revois. Oh ! que de pleurs coulèrent !
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent !
Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux !
J'admirai leur azur, je regardai la terre ;
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah ! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître.
Emporté dans tes bras, sous ton abri champêtre,
Je vois cette cité, long-tems chère aux Césars,
La reine du commerce et l'amante des arts;
La Saône, près d'Oullins, d'un flot lent et timide,
Grossir le Rhône ému, qui s'enfuit plus rapide.
Déjà sous tes berceaux je vais, dès le matin,
Respirer, à pas lents, et la rose et le thym;
Et plus loin, dans ton clos, mon œil veut voir encore
Si d'un plus vif éclat ton raisin se colore.
Tu vas bientôt loin d'eux chercher d'autres climats.
Nice, où le nord jamais n'a soufflé ses frimats,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence, et son printems t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces rians orangers, ces myrtes toujours verts.
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux! je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire;
Pour prix de vos bienfaits vous entendrez sa lyre.
Oh! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau!
Ensemble!.... Ah! quand déjà, dans notre ame ravie,
Nous confondions nos vœux, nos penchans, notre vie;
Quand un espoir si doux consolait nos adieux,
Tu souris, je t'embrasse, et tu meurs à mes yeux.
Tu meurs, toi, mon ami! toi qui, dans tes alarmes,
Donnas à mon péril des soupirs et des larmes!
Toi que de mon malheur le bruit fit accourir
Sur ce rocher sanglant où j'aurais dû mourir!

Ah ! du bord de l'abîme où je t'ai vu descendre,
Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre.
  Mais quand l'homme s'éteint, tout prêt à nous quitter,
Sous quels augustes traits viens-tu te présenter ?
D'avance sur ton front commence à m'apparaître
Cette immortalité qui s'attache à notre être.
Son rayon luit déjà sur ce front abattu,
Qui m'offre avec candeur quarante ans de vertu.
Qu'il est grand ce tableau de la vertu mourante !
Oui, je l'entends encor cette voix consolante
Du Pontife attendri, qui, plein de nos douleurs,
T'annonça ton péril en te cachant ses pleurs.
Montazet, oui, ta bouche, avec l'accent d'un frère,
Lui peignit, lui montra, sous l'image d'un père,
Ce Dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom !
Avec quel saint respect, quel touchant abandon
Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille !
Je crûs voir Fénélon parlant au grand Corneille.
  Un peu de terre, hélas ! a caché pour jamais
L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
Oullins ! ô triste Oullins ! que ton temple modeste
A laissé dans mon cœur un souvenir funeste !
Ah ! conserve à jamais ce dépôt précieux
Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux !
Au pied de cet autel où mon ami repose,
Si, pour toi, notre deuil est encor quelque chose,
Ah ! laisse-lui passer nos soupirs et nos pleurs.
Son ombre, hélas ! peut-être entendra nos douleurs.
Il les mérite bien, cet ami si fidèle,
Qui mourut en chrétien, qui peignit Marc-Aurèle.
Oh ! comment honorer son génie et ses mœurs ?
Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs ;

Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu;
C'est moi que tout sanglant ton bras a soutenu.
Quoi! c'est moi qui renais! Quoi! c'est lui qui succombe!
Hier contre son sein! Aujourd'hui sur sa tombe!

ÉPITRE II.

CONTRE LE CÉLIBAT.

Quid leges sine moribus,
Vanæ proficiunt.....
HORACE, Lib. III, od. 18.

Toi, par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes?
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne;
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchans paysages;
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait surtout le plaisir de leurs feux.
Oui, le ciel qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'ame;

Et cette volupté qui se mêle à l'amour,
Y porte un nouveau charme et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'ame et les sens former cette alliance !
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis ensemble les goûtèrent ;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent :
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé ;
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé :
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente ;
Leurs vases les plus chers, d'argile et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main ;
Leurs pénates entiers, paternel héritage ;
Leur table dont les pieds du tems marquaient l'outrage,
Que couvraient, par honneur, les fleurs de la saison
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.
Quoi ! me dit un censeur, viens-tu, par ce langage,
En faveur de l'amour prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs ? — « Oui, sans doute ; et crois-tu,
» Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
» Si je tenais en main la liste de ses crimes,
» Que mon vers courageux, osant la dérouler,
» Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler ?
» Écoute. Quand les vents de leur coupable haleine,
» Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
» Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
» Écoute ce qu'alors Nérée, au sein des eaux,
» Criait au ravisseur enchanté de sa proie :
» Tu la tiens, insensé, tu pars ; mais devant Troye

» Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
» Avec mille vaisseaux sont tout prêts d'aborder.
» Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
» Déjà sont descendus Agamemnon, Ulisse,
» Achille, Ménélas, et Teucer et Nestor;
» La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
» Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
» Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
» Et Vénus dont la voix t'assura le secours,
» D'Ilion assiégé tu défendras les tours?
» Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage!
» Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
» Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
» Tu le vois : tel un cerf que la peur vient saisir,
» A l'aspect d'un lion, a déjà pris la fuite,
» L'heure viendra pourtant, les Parques l'ont prédite,
» L'heure où, vaincus sans peine et vainement armés,
» Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
» Des cruels champs de Mars essuîront la poussière.
» Regarde autour de toi Tisiphone et Mégère.
» Vois tous ces corps épars; tes sinistres amours
» Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours;
» Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène,
» Pour ta cause égorgés ou mourant dans leur chaîne;
» Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
» Qui va, de siècle en siècle, effrayer l'avenir. »
Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère;
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile? et serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale? — Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,

Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.
Eh bien donc ! par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembour.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain, lorgnant ton héritage,
Quelque madame Évrard n'a pas, dans ses desseins,
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins ?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent,
De la course du tems chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse, et la vigueur a fui;
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui :
Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre
De gouttes, de neveux tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.
Eh ! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître ?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires,
Les fripons, de tout tems, sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon ?
Quoi ! personne pour moi ne s'intéresse ? — Non.
Telle est, telle est ma loi, te répond la nature.
Tu repousses mes dons, je venge mon injure.
Tu voulus vivre seul : dévore donc l'ennui
Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre ;
Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,
Sans

Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
Il vécut courageux, patient, juste, humain;
Il suivit sans effort cette agréable route.
Ce n'est point la vertu, c'est le vice qui coûte.
Au banquet de la vie, admis pour quelque tems,
Il laisse sans regrets sa place à ses enfans.
Pourquoi le tendre Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le chaste Hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végétât sur la terre,
Et, stérile habitant, laissât vide après lui
Ce fécond Univers dont il n'eût pas joui?
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris : sur ses lèvres charmantes,
De joie et de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie? Un enfant leur est né.
Qu'Œdipe offre à nos yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père;

Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi dans l'instant tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans : Eurydice ! Eurydice !
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné;
Sous son joug nécessaire il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage;
A sa vertu plus ferme il assure un ôtage.
Sans lui l'amour le trouble ou sa langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat;
Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité,
Et, pour vivre plus libre, il perd sa liberté.
Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste;
Mais voici qu'il me vient un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.
Je suis libre, dit-il; et la loi, juste et sage,
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens; mais, pour moi,
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
— Fort bien, je te comprends : sans peines, sans alarmes,
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon.
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre;
C'est pour tes goûts oisifs que l'art, en ce moment,
Dessine ce tableau, polit ce diamant;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles;

Lorsqu'enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met, par sa présence,
Ta richesse, tes droits, tes jours en assurance;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu? Rien. Pour prix de leurs bienfaits
Tu choisis tes plaisirs, tu dors, tu vis en paix;
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles,
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs,
Paîra de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait (car tourmenté de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes),
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je, en secret! C'est la publicité,
C'est l'éclat qui surtout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime:
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abîme;
Que le néant sur moi traîne tout aujourd'hui.
Oh! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui
Viendront-ils, t'accablant de dégoûts, de tristesse,
Épaissir sur tes jours leur vapeur vengeresse!

Ce tems, ce tems viendra. Par la satiété,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton ame indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un desir;
Et seul sur cette terre, à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais, chercher partout la vie:
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers un foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un rire infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse;
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore de retour
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort et l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,

L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens...
Le coup part. — Malheureux ! tu n'avais pas d'enfans ;
Non, tu n'en avais pas : on ne voit point les pères
Recourir au trépas pour finir leurs misères.
Un père infortuné du moins, dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse ?
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse ;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins ;
Il ne peut plus parler, mais il bénit ses soins ;
Il met encor sa main dans cette main chérie ;
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie :
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits ;
Il voit dans ses enfans les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone :
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer ;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer ;
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel, tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père ?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.
Par lui de nos enfans formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs ;
Nous savons que leur œil nous juge et nous contemple :
On songe à ses devoirs quand on en doit l'exemple.
Long-tems chez les Romains, ce peuple de pasteurs,
On ignora le luxe et les arts corrupteurs ;
Rome, si pure alors sous sa rustique écorce,
Vit des hymens sans nombre et pas un seul divorce.

Combien pour la pudeur leur respect éclata !
Ils offraient, comme à Mars, leur encens à Vesta ;
Vers l'autel du dieu Mars le fils suivait son père ;
Vers l'autel de Vesta la sœur suivait sa mère.
Pudeur ! oh ! qu'on s'incline à ce nom révéré !
Pudeur ! oui, c'est par toi que l'hymen est sacré.
Heureux, heureux le peuple à la pudeur sensible !
Chez les premiers Romains, que son cri fut terrible !
Lucrèce, ton honneur dans Rome est offensé :
Rome n'a plus de maître, et Tarquin est chassé.
Son indignation, déjà républicaine,
Fait sortir de ton sang la liberté romaine,
Sur les débris du trône arbore ses drapeaux,
Devant le fier Brutus fait marcher les faisceaux,
Et promet à Vesta, que Mars partout seconde,
Six cents ans de vertus et le sceptre du Monde.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux.
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère ;
Ils lui portaient le soir, de leur charge excédés,
Les amas de rameaux qu'elle avait commandés ;
Le soir leur soc actif ouvrait encor la terre,
Et lorsque, par degrés, retirant sa lumière,
Le soleil, las comme eux, fermait enfin le jour,
Du repos, du sommeil bénissant le retour,
Ces vainqueurs retournaient sous un humble héritage,
Où leur mère et leur sœur apprêtaient leur laitage.
Le bonheur se mêlait à cette austérité :
L'hymen gardait les mœurs, les mœurs la liberté :
La famille et le chef, sous la chaumière antique,
Environnaient gaîment une table rustique.

Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux momens.
Vénus, ah ! tu rendais, pour ces chastes amans,
Leurs feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'est Vesta pour eux qui tressait ta ceinture.

ÉPITRE III.

A VIEN.

De l'École française heureux restaurateur,
Qui du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple ;
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talens,
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage.
Vien, c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.
Pour plaire et pour toucher, oui, ta voix leur apprit
A s'adresser au cœur, sans trop chercher l'esprit;
Comment, belle sans art et riche sans parure,
La vérité sortait du sein de la nature.
Aussi ton seul aspect a flétri les atours

Dont un luxe indigent accablait les Amours,
Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses,
Qui m'auraient fait haïr le printems et les roses.
On vit tous ces bergers, amans de leurs miroirs,
De leurs rubans chargés, s'enfuir vers les boudoirs,
Et serrant de dépit ses galantes merveilles,
La Flore des salons remporta ses corbeilles.
  L'Histoire enfin par toi sentit sa dignité,
Reprit sous tes pinceaux sa force et sa fierté.
Pour frapper nos regards par d'augustes exemples,
Leur céleste splendeur éclata dans nos temples.
La Fable aussi par toi, comme un livre charmant,
S'ouvrit pour nous instruire, et plut innocemment.
Quand son rapt criminel a soulevé la Grèce,
Si l'indolent Pâris (1), au gré de sa mollesse,
(Lui qui seul de la guerre alluma les flambeaux!)
Soupire auprès d'Hélène au bruit de ses fuseaux,
L'infatigable Hector, l'œil brûlant de courage,
Hector, couvert de fer et sortant du carnage,
Vient lui montrer sa lance, et sa gloire et ses traits
Suspendus sans honneur aux murs de son palais;
Mais pour ses bras oisifs leur charge est trop pesante.
En tremblant pour ses jours sa jeune et tendre amante
N'entend que trop peut-être, en voyant sa beauté,
Les reproches d'Hector dans la postérité.
  Je quitte ce chef-d'œuvre; un autre ici m'appelle:
Du Guide, du Corrège admirateur fidèle,
Par les Grâces conduit, ton pinceau ravissant
Dans les bras de Vénus me peint Mars languissant (2).

(1) Tableau de Vien.
(2) *Idem*.

Je vois auprès du dieu, sous ses flèches mortelles,
Dans un casque d'airain couver des tourterelles;
Mais ce casque brillant, le signal des combats,
Que précédaient les Cris, la Fuite, le Trépas,
Où flottait la Terreur sur un panache horrible,
Plein de Jeux et d'Amours, n'est plus qu'un nid paisible
Qu'animent du bonheur les plus heureux accens.
Là sont les tendres Soins, les Soupirs caressans.
Oh ! que j'aime ce casque où, joyeux sous leur mère,
Tous ces Amours éclos ont rassemblé Cythère !
Qu'avec ces doux oiseaux je me plais à gémir !
Tout ce tableau m'enchante, et rien n'y fait frémir.
Ce n'est plus Mars sanglant, poudreux, pâle, terrible;
C'est Mars, mais désarmé, mais devenu sensible,
De la belle Vénus adorant les appas;
Il soupire, il frissonne, il languit dans ses bras.
Qu'un jeune homme l'observe : à cette ardente image
Il s'enivre d'amour, de gloire et de courage;
Il détache de Mars le vaste bouclier,
Il prend sa lance en main, son glaive meurtrier,
Et croit, déjà vainqueur, lui rapportant ses armes,
D'une amante enchantée avoir conquis les charmes.
  Ainsi, par tes leçons, par d'illustres travaux,
Toi-même, avec plaisir, tu créas tes rivaux.
Déjà naît une École en grands maîtres fertile.
Que de nobles travaux ! Là, je crois voir Achille (1),
Non point poussant des cris, de rage forcené,
Traînant Hector sanglant à son char enchaîné;
Mais simple et jeune encor, au vieux Chiron docile,
Sur les monts, sur les eaux, suivant son maître agile,

(1) Tableau de Regnault.

Préludant aux combats par sa légéreté,
Et commençant déjà son immortalité.
Là, pour garder leur sceptre, une atroce Furie (1)
A son fils, à sa fille offre uue coupe impie ;
Mais quand, chassant enfin leur trop juste soupçon,
Pour les empoisonner elle a bu le poison ;
Quand, retenant ses cris et d'espoir palpitante,
Elle attend leur trépas pour expirer contente,
C'est alors qu'une amante (une amante a des yeux)
Voit son dépit marqué dans ses doigts furieux,
Qui, serrant ses habits et trahissant sa rage,
Me font voir la douleur, la mort sur son visage,
Sur ce visage affreux, dont la férocité
Fait reculer d'horreur son fils épouvanté ;
Mais enfin Rodogune échappe à sa vengeance.
Plus loin, dans ses excès, je vois un peuple immense,
Par le fer, par le feu, par sa fureur armé :
Soudain Molé paraît (2) ; soudain tout est calmé.
C'est la mer qui s'appaise à l'aspect de Neptune.
C'est ainsi du pinceau que l'heureuse fortune,
Amante des héros, publiant leurs bienfaits,
Raconte aux yeux leur gloire, et nous offre leurs traits.
Qui sont ces combattans (3)? La vigueur, la jeunesse,
La vertu sur leur front s'unit à la rudesse.
Oui, d'avance déjà ces trois frères romains
Portent le sort de Rome et du Monde en leurs mains.
De courage et d'espoir tous leurs muscles frémissent ;
Leurs cœurs, leurs bras d'acier s'entrelacent, s'unissent :

(1) Tableau de Taillasson.
(2) Tableau de Vincent.
(3) Tableau de David.

Ils m'offrent une armée, et leurs traits différens,
Avec un même esprit, marquent divers penchans.
Le père à ses trois fils présentant trois épées,
Du sang des trois Albains les voit déjà trempées :
Ses yeux levés au ciel, et ses regards brûlans,
Recommandent à Mars et Rome et ses enfans.
Oh ! comme, à leur pays s'ils étaient infidèles,
Ils mourraient à l'instant sous ses mains paternelles !

Il nous promet Brutus (1), Brutus, dont les faisceaux,
Dont la vertu, David, revit sous tes pinceaux.
O Brutus ! pour tes yeux quel spectacle s'apprête !
Je vois deux corps sanglans, je ne vois point leur tête.
Quoi ! tes fils ne sont plus ! O père infortuné !
Ce funeste trépas, qui l'a donc ordonné ?
C'est toi. Mais Rome, hélas ! devait t'être plus chère :
Tu n'as pu tout ensemble être consul et père.
Je te vois immobile, en détournant les yeux,
Assis près d'un autel, t'appuyer sur tes dieux.
La mort est dans ton sein ; mais, ciel ! avec quels charmes,
Si belles de candeur, de jeunesse et de larmes,
Tes filles t'exprimant leurs naïves douleurs.....
Vas, en ne pleurant pas, tu fais couler mes pleurs.
Brutus n'en verse pas ; il souffre, et ce grand-homme
Rend grace aux immortels dès qu'il a sauvé Rome.
Mais ton ardeur, David, ne doit point se lasser,
Et, rival de toi-même, il faut te surpasser.
Lorsque ton art t'enflamme et t'appelle à la gloire,
C'est l'instinct qui te parle, et c'est lui qu'il faut croire.
Que ne peut le génie ! Il fait tout à son gré :
Son secret de lui-même est souvent ignoré.

---

(1) Tableau de David.

Notre travail, c'est l'art; l'instinct, c'est le génie.
De ce feu créateur, cette ame de la vie,
Du peintre, du poète, aliment enflammé,
Michel-Ange est brûlant, le Tasse est consumé.
Ce feu qui sent, qui voit, juge, invente et dispose,
Sous un calme apparent quelquefois se repose;
Mais le volcan dormait; il s'entr'ouvre avec bruit,
Et le chef-d'œuvre est là qui s'élance et qui luit.
C'est ce noble tourment dont les fureurs divines
Ont forcé ton pinceau d'enfanter tes Sabines.
O toi! de la Peinture aimable et tendre sœur,
M'inspirant, comme à lui, ta force et ta douceur,
Pour rendre ce tableau, viens, fidele interprète,
Un moment, s'il se peut, me prêter sa palette,
Et dans mon vers serré, pur et plein de chaleur,
Fais sentir son crayon, et parler sa couleur.
Au pied du Capitole (1), entre ces deux armées
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déjà le sang coule et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfans sur leur sein, pâles, échevelées:
« Arrêtez-vous, cruels! ou de vos bras sanglans
» Massacrez sans pitié vos femmes, vos enfans.
» Les voilà sous vos pieds! Nous sommes vos familles,
» Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
» Pour vous percer le flanc, vous marcherez sur eux.
» Commencez sur nos corps ce parricide affreux. »
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,

(1) Tableau de David.

Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié de tous ces cœurs farouches;
Elle est dans leur regard, dans leur port, sur leurs bouches.
De Tatius déjà le glaive est abaissé;
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé:
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui, c'est Mars, c'est un dieu. Tatius n'est qu'un homme.
O vous qui nous montrez ces enfans étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus!
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur! que la maternité,
Oh! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardens, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous, ô mères alarmées!
Les cris de vos enfans uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus tous dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire; oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, Nature! A ses cris triomphans
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfans.
Eh! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.

Le plaisir le plus doux (qui ne l'a pas goûté ?),
Ton tableau nous le crie : Ah ! c'est l'humanité.

Vien, quel est ton bonheur quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfans, ravir tous les suffrages !
Les puissans rejetons que ta sève a produits,
Célèbres dès long-tems, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger ;
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle est le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.
Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté,
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talens ; sans orgueil, ta vie et longue et pure,
Donne un Maître, un Nestor, un père à la Peinture.
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux dès-lors du tems semblent s'être affranchis.
Vois l'Apollon romain sourire à ton École.
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Les enfans avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfans si chers dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.

Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphans,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfans ;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

ÉPITRE IV.

A MADAME DE *****.

Oui, jeune et charmante Pauline,
Vos vertus, votre ardeur divine,
Vos entretiens religieux
M'ont fait sentir leur grâce austère;
On le voit : vous tenez des cieux
Le talent rare et précieux
De toucher, d'instruire et de plaire.
Très-aimable Missionnaire,
Oh ! rendez nos mondains pieux !
Votre éloquence est naturelle;
Ses traits ne sont point préparés :
Tout simplement vous discourez
Comme vous êtes bonne et belle.
Votre cœur est compatissant :
Aussi vous aimez saint Vincent,
Votre guide et votre modèle,
Et toujours sans art éloquent.
Quand sous le regard imposant
De tant de dames opulentes,
Par leurs rangs, leurs noms éclatantes,
Il mit tant de pauvres enfans,
Abandonnés dès leur naissance
Par le vice ou par l'indigence,
Faibles, tout nus et gémissans,
Que leur dit-il ? Or sus ! Mesdames,
Vous êtes mères, sœurs et femmes;

Vous voyez ces petits : hélas !
Ces petits vous tendent leurs bras ;
Ils n'ont plus que vous sur la terre ;
Les voilà couchés sur la pierre :
Vivront-ils ? ne vivront-ils pas ?
Prononcez, Mesdames. Il prie,
Joint les mains. On pleure, on s'écrie :
Ils vivront ! ils vivront ! Soudain
Pleuvent dans ses bras, sur son sein
Les parures les plus pompeuses,
Les perles les plus précieuses,
Les bagues, les colliers brillans,
Les bracelets étincelans...
Pauline ! oh ! comme en ces momens,
Dans cette sainte et douce ivresse,
Vous auriez avec allégresse
Jeté vos plus beaux ornemens !
Souhaitant qu'au prix de vos charmes
Le ciel multipliât vos larmes
Pour les changer en diamans.
Par ses prêtres dans nos campagnes,
A travers les bois, les montagnes,
Quand l'Évangile était porté,
Il leur disait d'un air céleste :
« Travaillez, Dieu fera le reste ;
» C'est le Dieu de la charité. »
S'il porte à la noire imposture,
A l'impie, au lâche assassin,
La terreur du courroux divin,
Il porte à l'indigence obscure,
A la jeunesse active et pure,
De l'or, des fuseaux et du lin.

C'était

C'était l'homme de l'Évangile.
Aux champs, à la cour, à la ville,
De qui n'était-il pas l'appui?
Quoiqu'approchant du diadème,
Toujours très-pauvre pour lui-même,
Toujours très-riche pour autrui.
Mais le Ciel veut punir la Terre :
Il l'ébranle à coups de tonnerre;
Il verse à grands flots sa colère.
Vingt peuples vont mourir de faim :
Eh bien ! c'est un chétif humain,
C'est ce villageois qui les prône,
Ce vieillard demandant l'aumône,
Qui saura leur donner du pain.
Voilà, Pauline, les miracles
Qu'humble vainqueur de tant d'obstacles
Opéra ce prêtre divin.
Comme en lui, quand dans sa misère
Le pauvre en vous chercha sa mère,
La chercha-t-il jamais en vain?
Partout sans cesse on vous implore;
Vous donnez, vous donnez encore :
Votre cœur n'a jamais compté.
Je vois dans vos yeux la bonté,
Sur votre front la pureté,
Dans tous vos traits la dignité
Sans faste et sans froideur écrite.
Toujours sur vos lèvres habite
Le sourire et la vérité.
Dès l'enfance, à la charité,
Dans vous avec simplicité
Une mère instruisit sa fille;

C'est un propre, un bien de famille,
Et vous en avez hérité.
Plus d'une Dame vous imite;
Même penchant les sollicite
Et vous met en société.
Tant mieux! la douce Piété,
Et sa sœur l'aimable Gaîté,
Et la Paix qui marche à sa suite,
Embellit encor la beauté.
C'est une grâce temporelle;
Mais ce rien peut être compté;
Saint Vincent n'est point irrité
Qu'on vous trouve et charmante et belle.
Comme il voit d'un œil enchanté
Vos beaux noms pour l'éternité
Tous écrits en lettres de flammes!
Portant dans son cœur, et les Dames,
Et ses Sœurs de la Charité.

O vous que ma Muse révère,
Famille à l'Église si chère,
Dont, hélas! la fureur des vents,
Une tempête meurtrière
Ne nous priva que trop long-tems,
Et que le Ciel rend à la Terre;
Sous vos asyles généreux
Vous rentrez, et les malheureux
A vos soins vont encor s'attendre.
Sous un ciel dur et désastreux,
Votre cœur conserva pour eux
La maternité la plus tendre,
Et vous n'aviez plus qu'à reprendre
Vos habits, et non pas vos vœux.

Par vos saints travaux, ô Pauline,
Dès long-tems vous êtes leur sœur :
Ce nom cher et plein de douceur
Aux mêmes palmes vous destine.
Quand vos discours nous ont touchés,
Nous sentons bien de quels péchés
Nous devons surtout nous défendre.
Ah ! gardez ce cœur noble et tendre,
Et ce front déjà radieux,
Et ce cœur si religieux,
Qui nous plaint de tant de méprises.
Hélas ! dans d'éternelles crises,
Dupes d'un monde insidieux,
Nous cherchons la paix en tous lieux ;
Vous la trouvez où Dieu l'a mise.
Vous édifiez à l'Église,
Et partout vous charmez nos yeux.
Soyez notre sœur la plus chère,
Très-long-tems l'ange de la Terre,
Bien tard, bien tard l'ange des Cieux.

ÉPITRE V.

A MA MÈRE,

SUR SA CONVALESCENCE.

O toi par qui je vis et pour qui je respire,
Ma mère, cher trésor que le Ciel m'a rendu,
Enfin, ma terreur cesse, et mon œil éperdu
Sur ton lit ne voit plus reluire

Le glaive de la mort, trop long-tems suspendu.
Ah ! je frissonne encor de l'horreur qu'il m'inspire.
Cependant quand la fièvre, après un court repos,
Pour dévorer tes jours accourait plus terrible,
Dans ton lit de douleur, au milieu de tes maux,
J'ai vu ton front calme et paisible.
Ce n'est pas que ton cœur sensible
Ne connût, n'éprouvât, ne plaignît nos douleurs.
Hélas ! nous redoutions de te montrer nos larmes;
Tu craignais de montrer tes pleurs.
Tu payais ce tribut de tendresse et d'alarmes
A la nature, au sang qui m'unit avec toi;
Mais sur quel ferme appui, sur quel rocher, dis-moi,
Se fondait ton ame affermie,
Quand du bord étroit de la vie
Tu fixais sans frémir cet abîme profond,
Cette éternité redoutable
Où tout, pouvoir, grandeur, se perd et se confond?
A cette image épouvantable,
Non, ce n'est point par des discours,
Par les rêves hardis d'une raison frivole,
Charlatans fastueux qui nous trompent toujours,
Que l'homme, au noir flambeau qui fait pâlir ses jours,
Ou se soutient, ou se console.
Pour toi, pour toi, ma mère, il fut une autre école.
Ton cœur qui n'a jamais flotté
Dans ce vague affligeant, ce vide qui désole,
Par l'ancre de la Foi fortement arrêté,
Du sein de la tempête humblement s'est jeté
Dans les bras de ce commun père,
De ce Dieu de bonté, de tendresse et d'amour,
Qui, plaignant les enfans restés seuls sur la terre,

Oiseaux abandonnés dans leur nid solitaire,
Les rappelle vers lui dans un plus doux séjour,
Et les enfante au Ciel pour les rendre à leur mère.
Aussi, plein d'espérance et de sérénité,
Aux portes du trépas, ton esprit immobile
S'est posé doucement sur un chevet tranquille,
Ne voyant dans la mort que l'immortalité,
Et dans le tombeau qu'un asyle.
Tu l'avais craint de loin, tu l'as bravé de près;
Tu n'as point attendu qu'en ces momens funèbres
Il te vînt, mais trop tard, révéler ses secrets.
Tu dévoras cent fois ces complaintes célèbres,
Où l'amant de la nuit, l'ami des malheureux,
Le trop sensible Young, sous des cyprès affreux,
A chanté sa douleur, la mort et les ténèbres.
Dis-moi pourtant, dis-moi comment de ta gaîté,
Comment de ton esprit le ton piquant s'allie
Avec le grave front de la mélancolie
Qui médite l'éternité?
Ton œil reprend sa grâce et sa vivacité;
Tu renais : mon cœur bat. Tout rit dans la Nature,
Tout brille. Est-ce une erreur? Est-ce un enchantement?
Ces gazons sont plus verts; la lumière est plus pure;
Ce ruisseau sous les fleurs court plus rapidement;
L'oiseau chante plus tendrement;
Les bergères plus vivement
Frappent d'un pied léger ces tapis de verdure.
O prés délicieux! vallons frais, grotte obscure,
Séjour propre au bonheur, que vous êtes touchans!
Oui, j'étais né pour vous, j'étais né pour les champs;
C'est tout mon cœur qui m'en assure.
J'aurais été berger, c'était là mon destin.

Oh ! comme avec plaisir j'aurais pris le matin
Ma pannetière, ma houlette !
Et sans doute vous pensez bien
Que je n'eusse jamais oublié ma musette.
J'aurais eu mes moutons, ma maitresse, mon chien.
On aurait dit Ducis comme on dit Timarette.

Un autre sort m'entraîne. Allons, de son tombeau
Que Macbeth tout sanglant à ma voix se réveille !
Rallumons, s'il se peut, mes esprits au flambeau
Du sombre Crébillon, du sublime Corneille.
Ma mère, entends mes vers. Eh bien ! as-tu frémi ?
De ton sang dans mon cœur reconnais-tu la flâme ?
As-tu versé des pleurs ? Ai-je ébranlé ton âme ?
Tout ton sein palpitait : le sens-tu raffermi ?
Tes yeux pleins de bonheur, plein de douces alarmes,
M'observent tendrement et répandent des larmes.
Ah ! si le sort, moins ennemi,
Honorait mes travaux par d'illustres suffrages !
Si ton bonheur du moins me payait ses outrages !
Hélas ! tu sais quels traits le Ciel lança sur moi.
Sans père..... sans épouse..... après un long orage,
Nu, combattant les flots, échappé du naufrage,
Ma mère, je reviens vers toi ;
Je viens saisir ton bras qui m'appelle au rivage.
De ton péril passé mon cœur est encor plein ;
Et tes soins, tes leçons, tes jours, tu les destines
A mes deux pauvres orphelines.
Leur mère, hélas ! n'est plus ; tu leur ouvres ton sein.
Tu fus mon appui dès l'enfance,
Et ta vieillesse encore aime à me soutenir.
Chaque jour tu me fais bénir
Le sein qui m'a donné naissance.

Tu m'appris par tes mœurs la vertu, l'innocence ;
Tu viens dans tes douleurs de m'apprendre à mourir ;
Donne-moi maintenant des leçons de constance.
Hélas ! j'en ai besoin ; l'homme est né pour souffrir.
Le Ciel, qui l'a voulu, fit pour moi sur la terre
Germer bien des douleurs : s'il daignait les calmer,
Voir mes pleurs et se désarmer !
S'il rendait seulement sa coupe moins amère !
Non : l'or ni la grandeur ne saurait m'enflammer ;
J'eus même assez souvent peine à les estimer.
J'ai vu leur rien de près, j'ai pesé leur chimère ;
Mais il est d'autres biens, plus faits pour me charmer,
Que l'on n'achète point, qu'il est si doux d'aimer :
O Ciel ! conserve-moi mes enfans et ma mère !

ÉPITRE VI.

A LEGOUVÉ.

On ne doit jamais, dans aucun genre, mêler l'horrible avec le gracieux.

Du Ciel, cher Legouvé, nous tenons, en naissant,
Une raison sévère, un cœur compatissant ;
Mais de cette raison qu'on passe la mesure,
L'esprit qui s'en offense et se fâche et murmure.
Qu'on outre la pitié, cet heureux sentiment
Cesse d'être un plaisir, et devient un tourment.
Tout est soumis, pour plaire, à des règles prescrites,
Et veut qu'on se renferme en de justes limites.
La raison de l'excès doit nous rendre ennemis ;
L'ordre est d'abord goûté, le vrai seul est admis.

Leur cri, toujours si prompt, n'est jamais équivoque :
L'horrible nous repousse, et l'absurde nous choque.
D'où vient que, dans Atrée, au lieu de la terreur,
Je ne sens qu'une froide et révoltante horreur ?
C'est qu'exempt de péril, sans combat, sans colère,
Dans une coupe impie Atrée offre à son frère,
Attestant tous les dieux sous un tendre maintien,
Le sang fumant d'un fils qui glace tout le mien.
Je dis au Ciel tranquille : où donc est ton tonnerre ?
Mais si, dans Rodogune, une exécrable mère,
Sur les lèvres d'un fils, quand l'autre est massacré,
Porte un poison mortel par ses mains préparé ;
Sur sa bouche, en tremblant, suivant la coupe errante,
Si j'ai senti l'espoir, la pitié, l'épouvante,
Enfin si, maudissant et son fils et les dieux,
Je la vois dans la rage expirer à mes yeux,
Du poète enchanteur j'admire l'art immense,
Et de Corneille entier la masse et la puissance.
Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglans, sur son sein qui recule,
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule ;
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas ;
Ce tigre sans courage, et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas la furie ;
Qui dans Rome embrâsée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain ;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère ;
Pourquoi, près d'expirer, sous son antre odieux,
Pâle et transi d'effroi, réjouit-il mes yeux ?

Ami, c'est qu'en m'offrant sa bassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.
J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grace aux dieux qui vengent l'Univers.
Que ne peut le génie! Il sait, par son prestige,
Changer l'horreur en charme et l'obstacle en prodige.
L'obstacle est l'ennemi qu'il se plaît à dompter;
Mais il est des efforts qu'il ne faut pas tenter.
Qui l'eût cru cependant, qu'un fourbe, un misérable,
Lascif, dévot, impie, humblement exécrable,
Le pauvre homme, en un mot, qui, frais, pieux et doux,
Vous mène par le nez le plus crédule époux,
Veut corrompre sa femme en épousant sa fille,
S'empare, en priant Dieu, des biens d'une famille,
Scélérat que l'Enfer prit plaisir à former,
Tel enfin qu'il n'est pas de mot pour le nommer,
Pût exciter le rire, et parvînt à nous plaire?
Ce secret dans Tartuffe est écrit par Molière.
Que je hais dans les champs tout contraste odieux,
Dont s'afflige notre âme et qui blesse nos yeux,
Ces goûts dénaturés, ces contre-sens funestes,
Qui, dans des parcs charmans, dans des sites agrestes,
Ont bâti, pour nous plaire, un cachot détesté,
L'effroi de l'innocence et de l'humanité!
Loin de moi cette pierre où, soulevant sa chaîne,
Dans les mortels ennuis d'une espérance vaine,
Un malheureux grava ses amères douleurs,
Sous les murs d'un tombeau, confident de ses pleurs!
Non, ces grilles de fer, cette clef monstrueuse
Qui tournait à grand bruit sous une voûte affreuse;
Non, ces larges verroux qu'une barbare main
Poussait si rudement sur des portes d'airain;

Et cette lampe avare au milieu des ténèbres,
Jetant le faible éclat de ses lueurs funèbres;
Et ces globes de fer qu'en implorant la mort,
Un spectre en cheveux blancs traînait avec effort;
Non, non, jamais près d'eux, en agitant leurs ailes,
Des pigeons amoureux, de douces tourterelles,
Ne viendraient de Vénus savourer les plaisirs,
Ou se parer d'orgueil, d'espoir et de desirs.
Verrais-je dans le creux d'une lampe infernale,
Creux qui rendait visible une nuit sépulchrale,
Couvrant ses chers petits, à peine éclos au jour,
La colombe échauffer les fruits de son amour?
Lorsque l'aurore au loin vient dans l'air qui s'épure,
De rayons et de fleurs parsemer la nature,
Verrais-je avec plaisir, près de ces noirs barreaux,
Par Vénus réveillés, ses fidèles oiseaux
S'éloigner, revenir, s'attaquer, se répondre,
Leurs becs chercher leurs becs, leurs soupirs se confondre,
Leurs cous briller de grâce, et leurs ailes frémir,
De bonheur et d'amour tout ce peuple gémir?
Empressement, rigueur, crainte, ruse, art de plaire,
Timidité, transport, je vois là tout Cythère.
Comment, parmi ces jeux, ces doux roucoulemens,
D'un génie oppresseur m'offrir les instrumens?
Malheur à qui pourrait, par un tel assemblage,
Désenchanter soudain la plus charmante image!

Veux-tu, cher Legouvé, descendre dans ton cœur,
Et remplir tes écrits de grâce et de vigueur?
Crois-moi, mon jeune ami, vole à ton hermitage;
Les champs et l'amitié sont les trésors du sage.
La paix, la vérité, t'appellent dans les champs:
Là les plaisirs sont purs, les tableaux sont touchans;

L'esprit y suit son goût, le cœur y suit sa pente,
Comme l'arbre qui croît, comme l'eau qui serpente.
C'est là qu'avec toi-même, au doux bruit des zéphyrs,
Tu chantas les cercueils, l'amour, les souvenirs;
Que tu fis soupirer la tendre Rêverie,
S'incliner le Regret sur son urne chérie,
S'argenter des amans le magique flambeau,
Et ses pâles rayons glisser sur un tombeau.
Ah! sans doute ton cœur, ton œil mélancolique
Mouilla de quelques pleurs ta palette tragique.
Chante encor les tombeaux. Non, sous ces monumens
L'amitié n'est point sourde à nos gémissemens.
L'urne muette écoute; elle aime à nous entendre.
Les morts ne sont pas loin. Ah! naissez sur leur cendre,
Doux parfums, humbles fleurs, tributs trop douloureux
Que nos pleurs font éclore, et qui croissez pour eux!
  Mais à sa noble cour Melpomène t'appelle.
A tes premiers penchans, à ses faveurs fidèle,
Il est tems, Legouvé, que des succès nouveaux
Au Théâtre français signalent tes travaux.
La sensibilité, l'âme de tes ouvrages,
De Paris qui t'attend te promet les suffrages;
Mais, ami, c'est aux champs qu'il faut la cultiver;
Là le cœur, moins distrait, se plaît à l'éprouver;
Là pour sa Phédre en pleurs, sur ses vers pleins de charmes,
Racine, au sein des bois, fera couler tes larmes.
Des traits les plus profonds veux-tu peindre l'Amour?
Sur ton cœur embrasé le pressant nuit et jour,
Près des saules que j'aime, et d'une eau qui murmure,
Va, libre et loin du monde, épris de la nature,
L'étudier, non pas dans ces jardins peuplés
De monumens d'hier, à grands frais rassemblés,

Où le goût qui gémit voit trop souvent paraître,
Sur un vaste terrain l'esprit étroit du maître ;
Mais dans un site agreste, austère ou gracieux,
Où sans art, sans effort, pour enchanter tes yeux,
La nature entretient ses beautés éternelles.
Va souvent (car de près il faut voir ses modèles),
Cherchant l'homme dans l'homme, avec des crayons vrais,
Chez le peuple surtout saisir ses premiers traits,
Ses mœurs, ses passions, leurs signes, leur langage,
Ce ton qui parle au cœur, et fait vivre un ouvrage.
Jamais le mal d'autrui ne te fut étranger :
C'est là que, sans témoins, tu pourras soulager
Le vieillard courageux que trahit sa misère,
L'enfant, sous des lambeaux, qui sourit à sa mère.
Crois-moi, ces tendres soins ne seront pas perdus ;
De bonnes actions sont de beaux vers de plus :
L'esprit ne vient pas nuire à leur grâce innocente :
Le cœur les a conçus, et le cœur les enfante.
Car ne crois pas, ami, qu'un vers majestueux
Ne naisse qu'à l'abri des palais fastueux.
Melpomène, en sortant d'un superbe portique,
Visite avec plaisir la cabane rustique,
Et sous un humble toit courbe un front généreux;
Elle accourt, en pleurant, aux pleurs du malheureux.
Une lampe à la main, sous une roche aride,
Elle aime à s'enfermer seule avec Euripide ;
Elle erre avec Sophocle autour du Cythéron,
Combat avec Eschyle aux champs de Marathon ;
Des chœurs religieux entonne les cantiques.
Ainsi cet art divin, sur leurs ailes tragiques,
Dans les jours du génie et de la liberté,
A son comble jadis tout à coup fut porté.

Il est pour tous les arts leurs momens de prodiges :
Alors de tous côtés éclatent leurs prestiges.
Raphaël va chercher ses pinceaux dans les cieux,
Pergolèze y noter leurs chants mystérieux ;
Colomb de l'Univers court changer la fortune ;
Démosthène indigné rugit à la tribune ;
Homère, en les peignant, sait agrandir les dieux ;
Newton saisit du ciel l'ensemble harmonieux ;
Turenne, Scipion, s'élançant vers la gloire,
Ont la soif, le secret, le don de la victoire.
O combien doit chérir son vallon fortuné,
Le mortel vers les champs, vers les arts entraîné,
Qui voit sous l'œil du ciel, avec ordre et mesure,
Ses prodiges sans nombre inonder la nature !
Sous leur immense poids doucement accablé,
Je me sens plus tranquille, agrandi, consolé.
Il semble que ce ciel, par sa vaste puissance,
Par sa bonté surtout, m'a mis sous sa défense.
Je vois par le bonheur tout ce Monde animé,
Et par des cris d'amour son Auteur proclamé.
Ce sol, ces airs, ce feu, ces eaux, tout est merveille ;
J'interroge un gravier, une plante, une abeille.
A pas lents et pensif, Lafontaine à la main,
Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.
J'entends dans la nature et dans ses harmonies
Du céleste Ouvrier les grandeurs infinies.
Heureux qui, pénétré, ravi de ses bienfaits,
Sur un autel champêtre offre à ce Dieu de paix
Le tribut des vergers, des guirlandes fleuries,
Et l'hymen des oiseaux, et l'encens des prairies !
Un esprit vaste et fait pour l'immortalité,
Partout dans l'Univers voit la Divinité.

L'humble vertu le charme ; il prend en main sa lyre,
Et, plein de l'Éternel, il la chante et l'inspire.

ÉPITRE VII.

A MA FEMME.

Non, ma Muse n'est point ingrate ;
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent dans deux jours de paix
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne!
Des mille soins que constamment,
Et sans y penser seulement,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah ! que souvent il a gémi
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,
Ce Protée, agile ennemi,
Là, ruisseau dans l'ombre endormi,
Là, torrent qui s'enfle et qui tonne !
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce monstre qui les étonne,
Dont aussi parfois je raisonne,
Sans y rien comprendre, comme eux !
Oh ! qu'il m'est doux, dans ma détresse,
Quand l'ardente fièvre me presse,

De boire, par l'eau tempéré,
D'un joli vin blanc, acéré,
Que tu m'offres avec tendresse,
Que ma main verse avec vitesse
Au fond de mon sein altéré !
Lorsque je te tiens dans mon verre,
O frais nectar ! ô jus divin !
Je me dis : Tout bon médecin
Prononcera, j'en suis certain,
« Que jamais on ne désespère
» D'un malade dans sa misère,
» Tant qu'il a du goût pour le vin. »
C'est l'avis de notre Esculape,
Du franc, du sensible Voisin,
Qui permet souvent au raisin
De venir nous offrir sa grappe
Ou ses juleps de Chambertin;
Qui laisse faire sans injure,
Mais en l'observant d'un œil fin,
Sa médecine à la nature,
Marchant toujours avec mesure
Auprès d'elle et sur son chemin.
Ah ! fidèle amant des prairies,
Si j'osais, au gré de mes vœux,
Quand l'âge a blanchi mes cheveux,
Me montrer dans les bergeries,
Je dirais à nos pastoureaux :
« Si vos Annettes vous sont chères,
» Chantez tous sur vos chalumeaux,
» Voisin, l'ami de vos troupeaux
» Et des brebis de vos bergères;
» Voisin béni dans nos cantons,

» Qui, placé parmi les grands noms,
» De son art sondant les mystères,
» Et par des levains salutaires
» Combattant les plus noirs poisons,
» D'un venin toujours près d'éclore,
» Qui les infecte et les dévore,
» Voudrait préserver vos moutons. »
A toi, Voisin, le pauvre en larmes,
Chaque mal, chaque âge a recours;
Le Tems cruel, tu le désarmes;
Lorsqu'à travers leurs sombres jours,
La vie encor par tes secours
Fait au vieillard luire ses charmes,
Nos Philémons sont sans alarmes,
Mais leurs Baucis tremblent toujours.
Aussi ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux?
» Ils sont déjà moins rigoureux;
» Quand la fièvre vient après eux,
» Le sommeil du moins l'accompagne.
» Mars déjà s'enfuit loin de nous.
» Dites, hélas! l'espérez-vous,
» Qu'après tant de craintes mortelles,
» Le vol joyeux des hirondelles,
» Un ciel plus clair, un air plus doux,
» L'extrait pur des herbes nouvelles,
» Aidant ses forces naturelles,
» Pourront me sauver mon époux? »
O sexe fait pour la tendresse!
La douleur vous vend nos enfans;
Vous veillez sur nos pas naissans;

De

De vous l'homme a besoin sans cesse ;
Par vous nous vivons au berceau ;
Par vous nous marchons au tombeau
Sans voir la mort et sans tristesse :
Du Ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constans,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur dans tous les tems.

ÉPITRE VIII.

A MA SOEUR.

Ma chère Thérèse, c'est toi !
Thérèse ! ce nom doit me plaire.
C'était celui de notre mère ;
Et ce nom, tu le tiens de moi.
Oui, ma sœur, un festin t'appelle.
Mon feu rit, s'anime, étincelle.
Julienne a mis le couvert ;
Elle a déjà fait son ménage ;
C'est elle qui trotte et qui sert.
Mais la voilà ; place au potage !
Aux convives de Lucullus,
Qui tâtent et ne mangent plus,
Laissons leur table ambitieuse,
Leurs grands vins, leur coupe orgueilleuse ;

Laissons-les des mets des gourmands,
Tributs de tous les élémens,
Fatiguer leur dent dédaigneuse;
A cette table monstrueuse
Laissons-les, au bruit des concerts,
Voir sans joie, au sein des hivers,
Les plus beaux présens de Pomone.
Et nous, quand les vents dans les airs
Soufflent du haut de leurs déserts
La neige qui nous environne,
Eh! dis, ma sœur, n'avons-nous pas
Foyer bien chaud, gentil repas,
Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
Et ce biscuit et ce dessert
Que mon petit jardin me donne,
Qu'avec joie, et non pas sans peur,
Au printems mon œil vit en fleur,
Et que ma main cueille en automne?
Il est là, ce bon noyau vieux
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paraître;
Où, bien clos et sans accidens,
Ce fils du Soleil et du Tems
Mûrit pour toi sur ma fenêtre.
Il sera clair, fort et brûlant,
D'un or brun, d'un goût excellent,
Tou café qu'un ciel pur vit naître,
Ce café qui fit autrefois
Bondir et danser à la fois
Toutes ces chèvres en folie,

Dont l'heureuse ivresse indiqua
Le grain parfumé du moka
Sur les buissons de l'Arabie.

Que nos festins bourgeois sont doux!
Festins où le cœur nous rassemble,
Où par fois nous mettons ensemble
Des amis simples comme nous.
Là, gai des chagrins que j'évite,
Sans rien qui m'étonne ou m'agite,
Sans m'informer des jeux du sort,
Dans ma volontaire ignorance,
Dans mon heureuse indépendance,
Je me tiens caché dans le port.
Que le vent les chênes renverse,
Qu'il les brise, qu'il les disperse,
Je brave en paix tout son effort.
Je ne crains point qu'on m'humilie;
Je me suis fait roseau, je plie;
Je serai toujours le plus fort.
Eh! quels honneurs, quelles richesses
Me paîraient mes douces paresses,
Mes loisirs, mon aimable vin
Que mon curé jugea clair-fin,
Né d'un sol obscur et sans gloire,
Mais dont aussi j'ai droit de boire
Sans eau, sans ivresse et sans fin?
Que j'aime sa couleur jolie,
Par des nuances embellie,
Dont l'œillet naissant est jaloux;
Et son jus frais, piquant et doux,
Qui coule et qui roule et murmure,
Et me rappelle une onde pure

Dont j'entends les jolis gloux-gloux !
Ma sœur, c'est ainsi que ma Muse
Se joue, et s'égare, et s'amuse,
Donne à tout un aimable tour.
Sans elle, que m'offrent ces verres?
La triste cendre des fougères.
Moi, je les vois dans leur contour,
Imitant les Grâces légères,
Fils de Bacchus, fils de l'Amour,
Tout brillans de l'éclat du jour,
Et faits du lit de nos bergères.
Les Ris voltigent autour d'eux.
Le champagne y mousse et pétille.
Tu vois bien ces festins pompeux,
Parmi tous ces blasés nombreux,
Tout rit, tout chante, tout brille ;
Mais, hélas ! où sont les heureux ?
L'ennui s'assied auprès des belles ;
L'Hymen s'est enfui, désolé ;
L'Amour même s'est exilé,
Et les Amitiés, où sont-elles ?
L'espoir fuit dès qu'il a brillé.
Tous nos bonheurs sont infidèles ;
Tout ce qui nous charme a des ailes ;
Tout charme est bientôt envolé.
Ma sœur, ma vieillesse t'est chère.
Soudain, à l'aspect de ton frère,
Ton rire aimable est embelli.
De mes maux viens verser l'oubli,
Viens verser la paix dans mon verre.
Sur des souvenirs enchanteurs,
Plus doux que la rose vermeille,

Que le lys aux fraîches couleurs,
Volons gaiment de fleurs en fleurs,
Mais hâtons-nous comme l'abeille.
Tu le sais : le fil de nos jours,
Plus faible ou plus fort, craint toujours
Les ciseaux subtils de la Parque.
Ce vieillard qui ne s'assied pas,
Le Tems, sans retour, à grands pas,
Nous entraîne tous à la barque
Où sont égaux tous les états ;
Où le vieux Caron nous entasse :
Disant à chacun : « Paie et passe.
» On ne donne rien ici-bas. »
Mais au bruit de sa rame, ensemble
Goûtons, attendant le trépas,
Dont l'ombre marche sur nos pas,
Le nœud du sang qui nous rassemble,
Et la douceur de nos repas.
J'entrevois ma dernière aurore :
Sur ma sombre route, ah ! pour moi
Si quelques fleurs devaient éclore,
Pour en jouir, puissé-je encore
Les cueillir, ma sœur, avec toi.

ÉPITRE IX.

A BITAUBÉ.

Oui : dans tes écrits purs les vertus domestiques
T'appelaient, Bitaubé, vers les tems héroïques :
Le siècle de tes mœurs, hélas ! est loin de nous.
Combien dans ton Joseph, sous les traits les plus doux,
J'admire son amour, sa pitié pour ses frères,
Ses larmes pour Jacob, le plus tendre des pères !
Chacun croit voir le sien : les pleurs viennent aux yeux.
Je me dis : « Les voilà, ces jours de nos aïeux,
» Ces pasteurs premiers-nés de la nation sainte,
» Peuple aimé du Seigneur, et nourri dans sa crainte ! »
Avec quel chaste goût, quel soin religieux,
Tu m'offres leur berceau, leurs rits mystérieux,
Et le puits du serment, l'autel, leurs sacrifices !
Ton âme à tes lecteurs fait passer ses délices.

Avec quel charme encor j'ai vu sous tes pinceaux
Les marais du Batave affranchir leurs roseaux !
Mais que ne peut le style et la chaleur de l'âme !
J'ai lu ton Iliade avec un cœur de flâme,
Avec le pouls d'Achille, et parfois enfonçant
Sur mon front peu guerrier son casque menaçant.
Ton ardeur m'entraînait comme un torrent rapide.
Oui : voilà Diomède, Ajax, Ulysse, Atride,
Agitant leur panache et leur lance en fureur ;
Patrocle, Achille, Hector, promenant la terreur.
Tout est fuite ou combat : au lieu d'un, j'en vois mille.
Quoi ! Vénus perd son sang ! Quoi ! Pàris blesse Achille !

Ici, Grecs et Troyens, au carnage animés,
Se percent dans des flots par Vulcain enflammés.
J'entends tonner Bellone, et crier la vengeance.
Jupiter contre Hector penche enfin la balance.
Il meurt, Troye est en cendre; et les hommes, les dieux,
Ont troublé pour Hélène et la Terre et les Cieux.

Oh! comme tes héros ont chacun leur courage,
Leur port, leurs traits, leurs mœurs, leur penchant, leur langage!
Homère et la nature, en leur fécondité,
Nous raviront toujours par leur variété.
Poète immense et vrai, dans tes divins ouvrages
Tout est vie, action, charme, leçons, images.
Jupiter dans les cieux, sur ses balances d'or,
Voit flotter les destins et d'Achille et d'Hector.
Pluton dans les Enfers, pour punir les Atrides,
Fait sortir des serpens du front des Euménides.
Neptune arme les mers, et poursuit sur les eaux
De Pâris ravisseur le crime et les vaisseaux.
Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du Ciel, de l'Onde et de la Terre.
L'Univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue;
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.

Les trois Grâces en chœur, de lys le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »
Vénus craiguit qu'Homère, instruit par la nature,
Ne sût, pour plaire, un jour lui ravir sa ceinture.
Le pinçon se joua dans les frais arbrisseaux,
L'aigle au sommet des airs, le cygne au sein des eaux.
Tout semblait annoncer ses beautés éternelles.
Ses vers ont trois mille ans, leurs grâces sont nouvelles.
Ami, ton nom célèbre et sur le sien porté
Volera d'âge en âge à l'immortalité.
Mais montre-nous la tombe et la rustique pierre
Où les Grâces en deuil ont pleuré ton Homère.
Apprends-nous, s'il se peut, sous quel ciel les neuf Sœurs
T'ont couvert au berceau de baisers et de fleurs.
Ainsi du Nil fécond l'urne, au loin tant cherchée,
Épanchant ses trésors, reste toujours cachée.
Et toi, grand Jupiter, que si loin de nos yeux
Ta splendeur et l'espace ont voilé dans les cieux,
Qui de nous vit ta tête ou qui l'aurait conçue ?
Homère dans son vol l'aurait-il apperçue ?
Oui, ton front tout-puissant il nous l'a révélé ;
Mais, en le dessinant, sans doute il a tremblé.
S'il l'a peint, c'est d'un trait. Que son sourcil remue,
Tout s'arrête en suspens dans la nature émue ;
L'Enfer craint, la Mer tremble, et le jour s'est voilé ;
Sur ses gonds fléchissans le Monde est ébranlé.
Tout s'incline et frémit sous le dieu du tonnerre.
Oui, puisqu'il est si grand il doit chérir Homère ;
Il doit t'aimer aussi. Mais ces puissans tableaux
Me font peur ; j'étais né pour chanter les ruisseaux.
Qu'Achille enfin triomphe, heureux dans son courage,
J'y consens ; mais faut-il, pour assouvir sa rage,

Faut-il qu'autour de Troye, après son char sanglant,
Trois fois il traîne Hector et si noble et si grand,
Tendre époux d'Andromaque, hélas! que son veuvage,
Avec son fils naissant, réserve à l'esclavage?
Ah! lorsqu'un coq ardent, acharné, furieux,
Secouant son panache et l'éclair de ses yeux,
Met à mort son rival, se rengorgeant de gloire,
Insulte-t-il les morts? souille-t-il sa victoire?
Le sang ne coule plus, le sérail est en paix,
Les Hélènes sans peur habitent le palais,
L'Amour rentre bientôt, et l'Amour devant elles
De leur Pâris encor vient agiter les ailes.

C'est par de doux objets que le cœur est charmé.
Ce charme par Homère en tous lieux fut semé.
A sa voix ont couru, sous leurs palais humides,
S'asseoir près de Thétis ses belles Néréides;
Les Nymphes ont gardé les bois et les ruisseaux;
Pan eu troubla quelqu'une au fond de leurs roseaux.
Il dit: « Naissez Printems! vous Zéphyrs, suivez Flore!
» Vous Heures, entourez le doux char de l'Aurore!
» Vous, nuages du ciel, cachez, cachez encor
» Le lit de Jupiter sous vos pavillons d'or.
» Jeune Hébé, sur des fleurs lorsqu'à table il repose,
» Verse-lui le nectar avec des doigts de rose. »

Ami, je n'aime plus tous ces combats sanglans;
Pour moi ton Iliade a trop de mouvemens;
Mon âme est douce et faible, à s'attendrir aisée.
J'appelle à mon secours ta charmante Odyssée.
Eh! que me font, dis-moi, ces foules de héros,
Et leurs casques, leurs chars entraînés par les flots;
Ce Xante débordé, Troye et tant de victimes;
Et ces murs et ces camps, pleins de gloire et de crimes;

Ces nocturnes combats où d'atroces fureurs
Conjuraient le Soleil d'éclairer tant d'horreurs?
Mais voyez, dira-t-on, accompagné d'Hélène,
Agamemnon vainqueur, retournant à Mycène,
Rendant à Clytemnestre un époux glorieux,
Un époux roi des rois, un roi l'égal des dieux.
—Oui, mais qui, par sa femme, assassiné lui-même...—
Mes amis, s'il se peut, contez-moi Polyphême,
Et le fidèle Eumée, et ce chien si touchant
Qui reconnaît son maître, et meurt en le léchant;
Pénélope et sa toile et ses nuits dans les larmes;
Et, si l'on peut user ces récits pleins de charmes,
Contez-moi dans les bois Petit-Poucet errant,
Ou bien, si vous voulez, la Belle au bois dormant.
Ce sont là mes plaisirs, ce sont ceux de mon âge.
Homère est né conteur; il m'en plaît davantage.
Par Achille et Vénus ce poète inspiré,
Jamais de trop d'encens peut-il être honoré?
À la pudeur jamais fit-il le moindre ombrage?
Sous des rocs caverneux qui bordent le rivage,
Quand de Nausicaé les pieds nus et charmans,
Dans un cristal qui fuit, pressent ses vêtemens,
Nul œil ne peut errer, ni sur son sein d'albâtre,
Ni sur ses beaux genoux que Diane idolâtre.
Pudeur! oui, c'est pour toi que les Grâces exprès,
Pour tempérer l'orgueil ou l'éclat des attraits,
Ont filé le doux lin d'un voile humble et modeste
Qui vient les embellir de son charme céleste,
De son ombre ou plutôt d'un autre enchantement.
Heureux, trois fois heureux le chaste et jeune amant
Qui s'éprend pour jamais d'une Vénus si pure,
Et sent lier son cœur des plis de sa ceinture!

Ami, Jupiter t'aime. Eh ! qui sait, quelque jour,
S'il ne daignera pas visiter ton séjour ?
Oui, dira-t-il d'abord, en voyant ta compagne,
« C'est elle, c'est Baucis, Philémon l'accompagne.
» Voilà leur lit, leur table avec son pied trop court,
» Leur verger qui fleurit, et la perdrix qui court.
» De l'amour conjugal leur hymen est l'exemple. »
Il peut changer, ami, ta demeure en un temple.
Mais ce miracle encor doit-il être opéré ?
Le toit d'un honnête homme en tout tems fut sacré.
Quelle amitié peut mieux s'expliquer que la nôtre ?
Qui de nous eut plus d'art, d'ambition que l'autre ?
Nous devions nous tenir par un autre lien.
Thomas fut ton ami, je fus aussi le sien.
Qu'en son nom quelquefois l'amitié nous rassemble ;
De lui, de ses vertus, nous parlerons ensemble :
Entretiens à la fois et douloureux et doux.
Né faible, il a fini ; mais, hélas ! avant nous.
Nous, pélerins plus forts, nous avons, sous l'orage,
Plus d'une fois le jour reçu tout son outrage,
Plus d'une fois le soir séché nos vêtemens.
Mais la peine a toujours ses dédommagemens.
Nous voilà, grace au Ciel, avec notre innocence,
Près d'arriver ensemble au doux pays d'enfance ;
Pays d'aise et de paix, lieux chers et peu connus,
Où l'on songe, l'on dort, on ne se souvient plus,
Où l'on ne fait plus rien, mais où l'on aime encore.
Les dieux nous ont conduits, notre encens les implore.
Nos respects envers eux ne sont jamais perdus.
Ami, viens, prends mon bras, nous y voilà rendus.

Bitaubé vient d'être enlevé aux lettres, qu'il cultiva avec tant d'ardeur, à l'Institut, dont il était l'un des membres les plus illustres. On n'apprendra pas sans intérêt que c'est à feue madame Bitaubé que l'on doit la conservation de la *Traduction d'Homère*. Cette anecdote nous a paru précieuse à recueillir, car Homère et Bitaubé ne doivent plus être séparés, et elle est consignée dans la lettre que l'on va lire. Cette lettre est naïve et intéressante, et elle donne une juste idée de cet antique ménage de Philémon et Baucis, que l'auteur de l'Épître a essayé de peindre dans ses vers.

Copie de la lettre écrite à M. Ducis, de l'Académie française, par madame Bitaubé.

N'est-ce pas, Monsieur, que les bonnes femmes doivent partager le sort de leur mari? En cette qualité je partage les choses aimables et flatteuses que vous avez données à Bitaubé dans votre charmante Épître. Permettez-moi donc d'en prendre une petite part. Mais ne vous étonnez pas, Monsieur, si je vous avoue que j'ai quelques droits d'en prendre une assez grande : sans moi, Monsieur, cette traduction n'existerait pas. J'ai eu le bonheur de la sauver du feu. Mon époux, après en avoir fait quatorze Chants, dans un moment de fatigue et de mécontente-

ment de son travail, eut la barbarie de les déchirer; il allait les condamner au feu. Heureusement j'arrive à tems pour m'y opposer; je m'en saisis; je fais l'impossible pour en rajuster les fragmens; j'y réussis tellement, que je mis ces quatorze Chants en état d'être copiés.

Je suis bien aise de vous instruire de ce petit détail, afin qu'après avoir loué Bitaubé, vous fassiez une bonne satyre contre lui. Je ne sais pas si mon procédé peut convenir à une bonne femme; mais ce sont là mes sentimens du moment. Je verrai dans la suite à lui pardonner. D'ailleurs, mon écriture et mon style se montrent en négligé, et vous prouveront assez que je suis *une bonne femme*.

Pour moi, Monsieur, je suis des plus sensibles à ce que vous m'avez dit de flatteur. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je tâcherai d'en profiter.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une parfaite considération, votre dévouée admiratrice et servante.

F. Bitaubé.



POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES

POÉSIES DIVERSES.

LES BONNES FEMMES,

OU

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
» Qu'il en tombe une de la nue,
» Nous verrons de nous qui l'aura. »
Avec son femelle Aristarque,
Qui rien ne passe et tout remarque,
Avec madame Vaugelas,
Notre pauvre Chrysale, hélas!
Pût-il jamais, dans son Plutarque,
Mettre en paix du moins ses rabats?
L'immortel auteur d'Athalie,
Et de Phédre et d'Iphigénie,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour :
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très-simple ménagère,
Qui fît avec lui sa prière,
Et répondit : Ainsi soit-il.

Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Ariane auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle
Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfans, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables
Que l'hymen mit entre leurs bras?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune,
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfans confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.
Oui, sur leurs urnes fraternelles
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,

Cru, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles.
  Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline,
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfans et les ménagères
Mauiant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux;
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présens de leurs fuseaux!
  Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie;
Qui, fuyant ses traits meurtriers
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus au pied du Capitole;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup-d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait;
Le fauteuil à bras, dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,

Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire ;
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait ;
Un jour magique y descendrait ;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcove, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au Ciel, quittant la Terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.
Sa femme sans bruit sortirait ;
Jean Lafontaine dormirait ;
Le Père Larue (1) entrerait
Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.
O le pur sang du vieil Horace !
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas ;
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas.

---

(1) Charles Larue, célèbre Jésuite, très-distingué par son génie, par l'éloquence un peu rude, mais vigoureuse de ses sermons ; par ses superbes poésies latines et différens ouvrages d'érudition et de littérature très-estimés : il était orateur et poète, et l'intime ami de Pierre Corneille ; il nomma un de ses fils sur les fonts de baptême.

Au sein de Rome encor de brique,
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille;
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes,
Comme toi me paraît Romain!
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main.
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton âme habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges,
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le Ciel te dicta;
Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.

Avec quel respect, ô Corneille!
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Fier, malgré sa haute fortune,

Des pleurs que Condé lui donna ;
Ce beau Cid qui tout entraîna ;
Héraclius et Rodogune,
Dont l'effort qui les combina,
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la Tragédie ;
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna,
Et Polyeucte où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre ; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses ?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi ?

C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulens d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.
Des maris on vantait la gloire ;
Des femmes l'on ne parlait pas.
Leurs deux moitiés, chastes Sabines,
De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines ;
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quel appas.

Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Tu ne devines point le crime.
Hélas ! pauvre et faible victime,
Eh ! dis-moi, comment ferais-tu,
Bonhomie, avec ta vertu,
Avec la pitié la plus tendre,
Avec des goûts, tous innocens,
Pour le combattre et te défendre ?
Ta vertu ne peut le comprendre,
Ton cœur n'en aurait pas le tems.
Au petit jour de la lanterne
Qui te précède et te gouverne,
Tu marches sans faire un faux pas.
Ta lumière est courte, mais sûre.
C'est la lampe de la nature ;
Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours la même, en tous les cas,
Ce que tu fis, tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes,
De l'or ton cœur est peu jaloux ;
Conserver, voilà tes conquêtes ;
Faire du bien, voilà tes fetes.
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire,
Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses ;
Vous rendez heureux vos époux :

Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh ! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

LES SOUVENIRS.

Laissons-nous faire à la nature
Et dans nous agir son Auteur,
Ne cherchons pas trop le bonheur,
De lui-même il viendra : sa route la plus sûre,
C'est le goût, le penchant, l'attrait de notre cœur.
Moi, j'ai suivi le mien : aimant peu la grandeur,
Mes titres, mon domaine est dans mon caractère,
Mes Souvenis sont mon parterre,
Je m'y promène encor : les voici, cher lecteur.
Avec ma liberté, ma Muse pour compagnes,
J'ai seul jadis erré dans de belles campagnes,
Dans des vallons, sur les montagnes;
Quand la terre en amour n'est que sève et que fleurs,
S'enfle et s'ouvre à l'Aurore et boit ses premiers pleurs.
Ah ! que j'étais heureux dans ces champs, ma patrie,
Avec tous mes Zéphyrs, mes saules enchanteurs,
Sans affaire, en pleine féerie;
Inquiet sans souci, soupirant sans douleurs,
Promenant mon âme attendrie
Parmi tous ces hymens et des fleurs et des eaux,
Songeant à la belle Égérie,
Et disant dans ma rêverie :
Non, ce n'est pas pour rien, pour rien que les ruisseaux
Sont les amans de la prairie !
Un jour (il m'en souvient), quand, sous d'ardens rayons,

Le fer de la faucille abattait les moissons,
Avec ses quatorze ans, blonde, élégante et belle,
Je vis la douce Annette, ignorant ses appas;
Annette sur sa tête, avec deux jolis bras,
Portant d'épis dorés une gerbe nouvelle.
Je m'écriai soudain (innocemment, je crois) :
« Quels heureux trésors j'aperçois!
» Viens, ô lys d'innocence! ô fleur naissante et pure!
» Fille et mère d'Amour, sans savoir ce qu'il est,
» Nymphe aux pieds nus, Grâce en corset,
» Tu tiens, tu tiens, le don que l'été nous assure;
» Mais n'es-tu pas moi-même? Est-il dans la nature
» Deux biens plus grands, plus chers, Cérès, Vénus ou toi? »
C'est aux champs que tout naît, se nourrit et s'enflâme;
L'Amour y parle au cœur, le Tems y parle à l'âme,
Nous déroulant l'année et ses quatre saisons,
Ses roses, ses épis, ses raisins, ses glaçons;
Mais si c'est là qu'on sent tout le prix d'une femme,
C'est là que l'Amitié nous donne ses leçons.
Le voyez-vous, ce bon Pyrame?
Ce bon chien, si rempli de ses félicités?
De ma course un peu las, suis-je assis sous un hêtre,
Le voilà tout joyeux vis-à-vis de son maître,
Plongeant dans mes regards ses regards arrêtés,
Ses yeux vifs, brillans d'allégresse,
Ses yeux humides de tendresse;
Ses yeux fixes, tendus, de candeur effrontés :
Il ne voit dans les miens ni soupçons ni tristesses;
Il s'enivre de mes caresses,
Et nous nous embrassons l'un de l'autre enchantés.
Mais il est des momens d'une tristesse obscure
Qui suspendent la vie. On s'arrête, on est las;

Le cœur souffre, il gémit tout bas
Des maux que nous ont faits et l'homme et la nature.
On y sent se r'ouvrir telle ou telle blessure.
Dans les bois alors plus d'oiseaux,
Dans les vallons plus de ruisseaux,
Plus de fleurs dans les champs. Hélas! né trop sensible,
Soit du charmant, soit du terrible,
Je jouis à l'excès, je m'enivre aisément.
Le Ciel le veut ainsi : comment faire autrement?
C'est mon mal, c'est un sort. Suis-je avec Lafontaine?
Je fais paitre avec lui mes moutons dans la plaine,
Je deviens Jean Lapin de mon gite banni,
Ou l'un des deux pigeons qui causent dans leur ni.
Moi, je suis le mouillé. Ma Muse est innocente,
Crédule, voyageuse, et l'hôtesse et l'amante,
Tantôt de l'Élysée, et tantôt de l'Enfer.
M'y voilà ; frémissez, pervers!
M'y voilà sur les pas du Dante.
Dans cet horrible enclos de l'infernale nuit,
De tourmens en tourmens quel chemin m'a conduit?
C'est ici que des dieux habite la vengeance.
A la porte, en entrant, j'ai laissé l'espérance.
Ici le Ciel s'absout. Quels supplices! Quels cris!
Tout mon cœur est glacé, tous mes sens sont saisis.
Parmi ces habitans des régions maudites,
Mon horreur me le dit : Voilà les hypocrites.
Enchaînés deux à deux, sans masque désormais,
Condamnés au grand jour, et vus dans tous leurs traits,
Sous des manteaux dorés que double un plomb livide,
Ils marchent harassés dans un sol vague, aride,
Un sable d'où sans cesse ils arrachent leurs pas.
Sous ces manteaux brillans qu'ils ne quitteront pas,

D'un plomb qui les écrase ils traînent les tortures,
Et j'entends tous leurs os crier dans leurs jointures.....
Où cours-tu, spectre affreux? — Maudit auteur, tais-toi,
Porte ailleurs tes enfers, ton spectre et ton effroi.
— Eh bien! changeons de ton. Il était une amante,
Belle, jeune, sensible, aux bords d'un fleuve errante,
Lorsqu'un serpent perfide et caché sous les fleurs.....
— Oh, bon! nous y voilà; c'est encor des douleurs.
— Lecteur, attends un peu. Cette histoire a des charmes.
Tu trouveras, je crois, du plaisir dans tes larmes.
— Non, fais-moi rire. — Hélas! si j'en avais le dou!
— Allons, va, continue et baisse encor de ton.
Bords de l'Hière, aimés de Flore,
Vous m'attirez; je viens vers vous.
Les vents ont quitté leur courroux;
Les bourgeons sont tout près d'éclore;
Le ciel sourit, l'air est plus doux;
Le tendre rossignol, pour nous,
Va donc bientôt chanter encore.
Es-tu content, lecteur? — Assez bien cette fois:
Poursuis. — Je poursuis donc. O Nymphes que j'adore,
Nymphes des eaux, des prés, des bois!
Il est un instinct dans chaque être:
Dans mes premiers chants autrefois,
Touchant le chalumeau champêtre,
J'ai fait résonner sous mes doigts
Des airs qui vous ont plu peut-être.
Entraîné par un autre appas,
Depuis, ne me connaissant pas,
Dans son tragique et sombre empire,
Du Géant qu'Albion admire
J'osai de loin suivre les pas.

Ce génie à haute stature
Semble dépasser la nature
Sans pourtant jamais en sortir.
Sa grandeur sauvage a des charmes,
Sa pitié vous fait fondre en larmes,
Et sa terreur vous fait pâlir.
Il est vrai que contre ses crimes,
Ses échafauds et ses victimes,
Parfois j'ai peine à m'affermir;
Mais je couvre en vain mon visage;
Sa foudre éveille mon courage,
Et je cherche encore à frémir.
Quoi! disais-je, sur notre scène
A nos Français impatiens,
Blessés d'un rien, émus sans peine,
Et que surtout la grâce entraîne,
Du beau sans tache amis ardens,
De son étrange Melpomène
Ferais-je entendre les accens?
Pourquoi non? reprit la Déesse.
Français, aimez, goûtez sans cesse
Athalie, et Phédre, et Cinna,
Le Cid, Rhadamiste et Mérope:
A Paris, à Londres, à l'Europe,
Votre heureux climat les donna.
Mais il est des cieux, des étoiles
Où mon flambeau perçant leurs voiles
D'un éclat sanglant s'alluma:
Osez, franchissez cet espace;
Mes acteurs serviront l'audace
Dont mon Shakespear les arma.
Eh! faut-il que votre cœur tremble

Quand pour vous j'ai su fondre ensemble
Garrick et Lekain dans Talma ?
Le voici, marchant sur leurs traces.
Est-ce un de ces Grecs que les Grâces
Et l'Amour ont voulu former?
Est-ce Manlius? Est-ce Oreste?
D'un éclair tragique et funeste
Son regard vient de s'allumer.
Mères ! vous fuyez en alarmes.
Gertrude ! montre-lui tes larmes ;
Ton Hamlet est prêt à frapper.....
Un soin plus doux va l'occuper ;
Est-ce lui, tableau plein de charmes !
Qui, de ses prés, dans un enclos
Que ceint l'Hière de ses flots,
Fait voler avec ses faneuses,
Au bruit de leurs chansons joyeuses,
Et la richesse et les couleurs ?
Est-ce bien ce Macbeth horrible
Ou cet Othello si terrible,
Qui se perd dans l'herbe et les fleurs ?
Heureux qui dans ton art immense,
Comme toi, Talma, des remords,
De l'amour et de ses transports,
Peut passer aux jeux de l'enfance !
Qui, de Paris idolâtré,
Mais de son village adoré,
Y court retrouver sous ses hêtres,
L'amitié, les fleurs, les zéphyrs,
Et dans le choix de ses loisirs,
La douceur de ses goûts champêtres !
Et moi par les miens retenu,

Mais à n'être rien parvenu,
Mais simple courtisan de Flore,
A ce seul palais propre encore,
J'aime à voir le rire ingénu
De ce berger, de sa bergère,
Que leur cœur unit sans mystère,
Offrant ensemble et d'un front pur
Quelque fleur nouvelle, un fruit mûr,
Un peu de lait, facile hommage,
Au dieu qui protège leurs jours,
Et leurs veillées, et leurs amours,
Et bientôt la paix du ménage.
Le dieu Pan me protège aussi;
Il m'a fait don de ma musette,
Il prend de moi quelque souci:
Mes moutons, mon chien, mon Annette
Sont sous sa garde, Dieu merci.
Jadis, je crois, je fus poète,
J'écrivis quelques vers touchans,
Aujourd'hui je vis dans les champs.
Demandez, j'ai nom Timarette,
Le dieu Pan me tient sous sa loi.
Vivent les fleurs et la prairie!
Avant tout il faut être soi.
J'étais né pour la bergerie,
Et je retourne à mon emploi:
Tous les jours avec Lafontaine
(Il est chéri dans nos hameaux),
Dans les bois, au bord des ruisseaux,
En le lisant je me promène,
Enchanté de ses doux agneaux,
De sa bonne mère Alouette,

Qui, voyant le père et ses fils,
Quitte enfin ses blés sans trompette,
Et déloge avec ses petits.
Il est aussi pourtant des méchans dans son livre.
Faut-il, à ses ébats quand Jean Lapin se livre,
Qu'en fraude, en trahison, la belette un matin,
Lui volant son palais, en chasse Jean Lapin!
C'est une scélérate. — Eh! oui, telle on la nomme;
Mais vois chez les humains, l'homme est un loup pour l'homme.
— Il est vrai : Lafontaine, en son tems qui l'a dit,
Ne calomniait pas. Hélas! il a médit;
De notre pauvre espèce il connaissait l'étoffe :
C'était sans y songer qu'il était philosophe.
En revue avec lui j'ai passé l'Univers.
Oui, c'est lui le premier qui m'inspira des vers;
De ma rêveuse enfance il a fait les délices.
O poète enchanteur! en diffamant les vices,
Aux champs, à la candeur, que tu prêtes d'attraits!
Tes animaux parlans ne me quittaient jamais;
Tu couvais ma raison qui croissait sous tes ailes.
Combien tes deux pigeons, si tendres, si fidèles,
M'ont fait de l'amitié savourer la douceur!
Je ne t'apprenais pas, je te savais par cœur.
Mais si de l'âge d'or, dans des vertus modestes,
Son siècle à son pinceau vint offrir quelques restes,
Combien ce même siècle a-t-il mis sous ses yeux
D'avares, d'imposteurs, d'ingrats, d'ambitieux?
Eh! qu'aurait obtenu sa crédule innocence,
D'un monde si cruel, fourbe, lâche, en démence,
Où je vois tant d'agneaux garnir le croc des loups?
Tant de Rats dévorés par des Ratons si doux :
Oh! de sire Lion l'équitable partage!

Tant pour ma dent, mon nom, et tant pour mon courage.
Et l'Ours qui, sur le front de son ami dormant,
Voyant la Mouche aussi, la tue en l'assommant.
Mais qui ne rirait pas d'un Lièvre matamore,
Qui rêve sa valeur, et qui s'enfuit encore?
Ceux-là ce sont les sots. Mais faut-il qu'à l'instant
Ce pauvre Ane si vrai, ce naïf pénitent,
Pour vêtir de sa peau sa majesté Lionne,
Ce superbe goutteux, ce tyran qui frissonne,
Par le perfide avis d'un Renard complaisant
Que la cour applaudit, soit écorché vivant?
Jusqu'où va d'un flatteur la cruauté servile!
Mais, ô charmant tableau de la vertu tranquille!
Les voilà ces deux Rats, ces Rats mes bons amis,
Cachés sous leur montagne, heureux de son silence,
Allant, venant, trottant dans leur petit logis,
Y dormant avec confiance,
Y dînant avec assurance,
Sans soins, sans nappe et sans tapis.
Leur Mézerai, dit-on, les crut natifs de France,
Et moi de la Savoie. Enfin, quoi qu'on en pense,
C'étaient deux cousins très-unis,
Ne faisant qu'un dès leur enfance,
Ne disant jamais d'eux, c'est lui,
Mais c'est nous (mot du cœur!), laissant à la puissance
Les pauvretés de l'opulence
Et les richesses de l'ennui.
C'est en nous les peignant dans sa candeur extrême,
Que ce mortel si doux, oublieux de soi-même,
Ennemi mortel du souci,
Tendre ami du sommeil, charmant sans qu'il y pense,
Des humains plaignant l'imprudence,

Se

Se consolait sans doute et me console aussi.
Oh ! comme j'eusse à l'aise établi mon grand-homme
Dans un large fauteuil, propre à faire un bon somme !
Dans la douceur d'un songe, il eût causé, je crois,
Avec ce pauvre hermite engagé chez des rois ;
Il l'eût plaint, conseillé. Quel immense assemblage
De leçons, et de grâce, et d'âme, et de courage ?
Intrépide bonhomme, avec plaisir je sens
Dans ses Loups, ses Renards, qu'il poursuit les méchans.
C'est un enfant tout nu, c'est une eau toujours pure,
Où, simple et comme elle est, vient s'offrir la nature.
O mon bon Lafontaine ! auteur partout béni,
Où tout ce qui peut plaire à l'utile est uni,
Mon maître, mon Mentor ! je t'aimai dès l'enfance,
Je t'aime en cheveux blancs, la mort vers moi s'avance,
C'est par toi que j'aurai fini.

LES MÉCHANTES BÊTES.

On a dit et redit très-bien
Que les bêtes ne valaient rien :
On les nomme bêtes malignes.
Il en est de bonnes pourtant,
Mais ce n'est pas le plus souvent :
Pour les connaître il est des signes.
Moi j'ai vu les malins de près,
Et j'ai connu sur tous leurs traits
Qu'ils étaient de ce nom fort dignes.
Par la nature faite exprès,
Sur un point leur tête est exquise,
C'est là que sans cesse elle vise,

Et ce point est leur intérêt.
Ils cachent bien (c'est leur secret)
Leur finesse sous leur bêtise :
Faire la bête est leur devise.
Dès qu'il faut qu'un sot se déguise,
Dans l'instant le voilà tout prêt,
Et sur le fond la forme est mise.
Ne voyant rien au-delà d'eux,
Le peuple sot, présomptueux,
Dans sa sphère très-circonscrite,
De sa misère, trop heureux,
Rit, s'enchante et se félicite.
Dieu de plus, par nécessité,
Veut qu'un sot soit un entêté ;
Et nous voyons sa volonté
Sur leur front largement écrite.
Leur travail le plus sérieux,
Leur desir le plus furieux
Est de se venger du mérite,
Tout bas se mettre à sa poursuite,
Accuser dans tout sa conduite,
En juger mal, et croire ensuite
Le mettre à leur petit niveau,
C'est leur étude favorite :
Voilà l'esprit de leur cerveau.
On voit à leur première phrase,
A leur œil faux, leur ris sournois,
Qu'ils voudraient noyer mille fois
L'esprit vaste qui les écrase.
Tous ces sots bas et glorieux,
Risiblement ambitieux,
Voudraient bien sortir de leur case,

Et font pour cela de leur mieux.
Tout sot (lisez bien dans ses yeux)
Se cache et cherche à vous connaître ;
De lui-même il est toujours maître,
Avec simplesse insidieux,
Insolent sitôt qu'il peut l'être,
Et tyran fort impérieux.
Toute l'engeance est fausse et triste,
Soupçonneuse, avare, égoïste :
Ils sont tous ingrats par surcroît.
Leur cœur glacé, leur crâne étroit,
De pauvre et petite mesure ;
C'est dans le même cul-de-sac
Que les a logés la nature,
Qui leur fit un bon estomac
Pour bien digérer une injure.
La bague est de riche monture :
Bêtise est le gros diamant ;
Mais, ma foi, l'accompagnement
Est cent fois plus gros, je vous jure.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Il est deux biens charmans aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrette
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette,
C'est la Solitude et l'Amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf Sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux,
Le voilà bien heureux ; cependant il soupire.

Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour?
J'ai cru ses vœux remplis. Hélas! faut-il le dire?
Il lui manque un tourment: ce tourment, c'est l'Amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs?..... Qui sait si la beauté
Dont en secret déjà son cœur est enchanté,
N'aime pas à son tour l'hermite et l'hermitage?
Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Les déserts aux amans ne conviennent pas moins.
Angélique à l'Amour osait être rebelle;
Elle avait renversé la tête de Rolland;
Vingt rois briguaient sa main. Qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant.
Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant.
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor, ce fut assez pour elle.
L'Amour dans l'Univers est tout pour les amans.
Pour goûter ces enchantemens
Les Arabes sont faits. Des plaines embrâsées,
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,
Des caravanes harassées
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,
Un océan de sable où par fois la nature
Sema de loin en loin des îles de verdure:
Tout promet, dans ce vaste et magique séjour,
Un long recueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'Amour.
On dit à ce sujet: Oh! vous pouvez m'en croire;
C'est un fait très-certain, il n'est point inventé;
Depuis long-tems j'en sais l'histoire,
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.

Une jeune Persane, au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit ? Tant d'amour ne la fit point aimer.
Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,
Il portait par orgueil ses inconstans desirs.
Hélas ! il n'aimait point; il volait aux plaisirs.
Un jour sa belle amante à la douleur livrée,
Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourmens,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamans,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
La voilà courant la campagne;
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.
Dans cette solitude immense
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats,
Usbeck ! mon cher Usbeck ! tu me fuis, disait-elle;
Tu me fuis ! j'en mourrai..... Tu me regretteras,
Usbeck !..... Rien ne répond. Pas une grotte, hélas !
Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.
Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont pas
Ce silence effrayant. Une affreuse étendue,
Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue;
Pas une feuille qui remue,
Pas un seul oiseau dans les airs;
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.

L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante ;
Un vent léger soufflait, l'onde était transparente ;
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venait s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante,
La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.
On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour les amans lassés, errans, près à périr,
De rassembler exprès, dans cette île charmante,
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le Zéphyr.
Mais sa douleur l'égare ; elle était expirante ;
Elle veut sur ces bords achever de mourir.
Le caprice du sort qui des États dispose,
Je n'en sais pas trop bien la cause,
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang.
Le Sophi tout à coup avait perdu son rang.
Usbeck, il était brave, ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui les palais et la cour d'Ispahan.
De la même Arabie il avait pris la route.
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler, il s'étonne, il écoute :
Usbeck !..... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous ?
—Est-ce toi, cher Usbeck ?..... Dans des momens si doux
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes,
Des regards, des soupirs, des longs ravissemens
Et des transports de nos amans.
Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle.
Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.
Ah ! vivons dans ces lieux, époux, amans, amis ;
Nous serons pasteurs de brebis.

Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,
Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble
Dans cette source de l'Amour!
Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit, et n'est jamais lassé,
Qui seul remplace tout, et n'est point remplacé.
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse;
De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse;
Par lui je vois voguer le nid de l'alciou;
Par lui rugit d'amour le terrible lion.
La colombe en gémit, le rossignol le chante;
L'air en est enflammé, la terre en est vivante.
Hélas! hélas! il fut un tems,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,
Où, sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantemens,
De sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lys du printems
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à la fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté.
Mon ame errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus ces momens trop heureux;
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour, qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmans!
Hélas! nous regrettons jusques à tes tourmens;
Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages;
Tu nous plais sur tous les rivages;
Tu nous défais du tems, de nous, de notre ennui;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui,

Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;
Tu fais par ta magie avancer l'avenir.
Ah! si vers le passé nous pouvions revenir,
Et du moins par le souvenir
Glaner dans ce pays plein de douces images!
Ah! que n'es-tu de tous les âges!
Songe trop enchanteur, devrais-tu donc finir?

LE VIEILLARD HEUREUX.

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
J'y goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,
Le Dieu charmant par qui l'on aime;
Il ne m'a pas quitté de même,
Le Dieu charmant qui nous endort.
Sa fleur soporative et chère
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau,
Sans bruit, à l'écart et dans l'ombre.
Hermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,

Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
De l'injustice et de l'offense
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoins fait mon aisance;
Je suis saus peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence.
La Parque m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance;
Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

A MON PETIT LOGIS.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asyle où j'ai sous la main
Mon Lafontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans desirs et sans emploi,

Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit ! ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrette,
C'est vous ! vous voilà ! je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi.

A MON PETIT PARTERRE.

Petit clos où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette,
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs !
Déjà me rit la Violette.
Beauté simple, et vive et discrette,
Lavallière lui ressemblait ;
Comme elle, humble et douce elle était ;
Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse,
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t-en ;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse ;
Tu me rappelles Montespan.
Et toi, gentille Marguerite,
Te voilà ! Montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes lames d'argent !
O vous que mon œil diligent

Dès le matin vient voir éclore,
Lys si pur, si frais, si brillant,
Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, Rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus de son teint charmant,
De son soufle embaume et colore,
Pour moi croissez, vivez encore;
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

A MON PETIT POTAGER.

Petit terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir:
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux! Ce sont presque tous
Des méchans, des sots et des fous,
Surtout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit, je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien;
Trop sentir est bien pire encore.
Déjà ma pêche se colore,

Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage ?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon hermitage ?
— Est-ce un malheur? Va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage :
« Ah ! si j'avais planté mes choux ! »

A MON CAVEAU.

DANS ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marli
Que je bois toujours sans mélange,
O mon vin ! prête-moi tes feux !
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange :
Enivre-moi si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un Champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère ;
Et soudain buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,

Aï, dans des soupers brillans,
En mille éclairs étincelans
Fit jaillir l'esprit de Voltaire!
Ta sève agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, Bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table,
En torrent de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,
Grace au Beaune, grace au Madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bon homme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère,
Et, terrible au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,
Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que nos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi.
Sur ce point-là je me résigne.
Ah! le Parnasse a des coteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli! Le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur la Champagne et la Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux,
Et sans que mon front se renfrogne,
Nos vins d'Auteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le Surène et le Boulogne,

Que Dieu fait croître auprès de nous :
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire
En parlant du vin, c'est de boire;
Qu'il soit veillé, fait au logis,
Bien cuvé, clair comme un rubis;
Que grain à grain on vous l'égrape,
Bu sans eau, notez bien ceci,
Je vous réponds d'un vin qui tape
Autant au moins que vin du Pape,
Fût-il ou de Garche ou d'Issi.
Maître Adam pensait bien ainsi
Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
Il célébrait, sous son caveau,
Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau,
En vers qu'il dédaignait d'écrire,
Mais qui, sortis de son tonneau,
Sans rabot, sans maillet, sans lime,
Opulens de verve et de rime,
Montaient fumans à son cerveau.
Vin fécond, quel est ton empire!
Vin charmant, tu n'as qu'à sourire,
Le triste amant est consolé.
Sur les maux que me fit Ismène,
Ton nectar à peine eut coulé,
Que je voyais, moins désolé,
Se perdre dans ton jus perlé
Les rigueurs de mon inhumaine.
Que le Falerne chez Mécène,
D'Horace égayait les festins!
C'est là, content de ses destins,
Qu'il oubliait, dans ses ivresses,

Et tous les torts de ses maitresses,
Et les vers de tous les Cotins.
Des Grâces le poète antique,
Sur sa lyre anacréontique
Chantait, au déclin de ses jours :
O vins enchanteurs de la Grèce!
Soyez pour moi, pour ma vieillesse,
Encor plus chers que mes amours!
Lorsque Rabelais en folie,
La joie et le ris dans les yeux,
D'esprit, d'ivresse radieux,
Plongeait sa raison dans l'orgie,
Ce n'était point, je le parie,
En lui versant du vin de Brie,
C'était à coups de Condrieux.
Et quand notre bon Lafontaine,
Sans bruit, dans un vin fortuné,
Vous avait pris son hypocrène,
Vieil enfant, sans soins et sans peine,
Comme il dormait après dîné!
Mais quel est, tenant une lyre,
Ce mortel que Saint-Maure admire,
Dont mon œil d'abord est charmé?
C'est Chaulieu, ce convive aimable,
Pour les fleurs, le sommeil, la table,
Les beaux vers, les belles formé;
Chaulieu des Grâces tant aimé,
Prônant le plaisir par l'exemple,
S'enivrant aux banquets du Temple,
D'un vin par le tems parfumé.
Amant léger, mais ami rare;
Du tendre et délicat Lafare,

S'il apprit à sentir l'amour,
A Lafare il apprend à boire
Entre les Muses et la Gloire,
Entre les Ris et la Victoire,
Vénus, Vendôme et Luxembourg.
Le dur Caton buvait dans Rome;
Chapelle au vin donnait la pomme;
Piron buvait, et l'on sait comme;
Boileau buvait; je bois aussi
Car j'ai toujours, en honnête homme,
Honoré le vin, Dieu merci.

A MON CAFÉ.

Mon cher Café, viens dans ma solitude
Tous les matins m'apporter le bonheur;
Viens m'enivrer des charmes de l'étude;
Viens enflammer mon esprit et mon cœur.

Que ta vapeur pour mon Homère antique
Soit un encens qui lui porte mes vœux.
Parfume bien sa barbe poétique,
Et ce laurier qui croît sur ses cheveux.

Mon cher Café, dans mon humble hermitage,
Que les beaux arts, les innocens loisirs,
La liberté, ce seul besoin du sage,
Que tes faveurs soient toujours mes plaisirs.

Mais je soupire, ô nectar redoutable!
De ton pouvoir est-ce un effet nouveau?
Ah! ce matin, un enfant secourable,
Pour te chauffer me prêta son flambeau.

Je m'en souviens : il avait l'air timide :
Je l'observais ; il voulut m'éviter.
Dans la liqueur il mit un doigt perfide.
Oui, c'est l'Amour ; je n'en saurais douter.

Il y mêla les langueurs, la constance,
Les longs desirs, tout ce qui peut charmer ;
Il oublia d'y laisser l'espérance :
J'aimerais seul ; je n'ose point aimer.

A MES PÉNATES.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'hermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer.
O mes Pénates, mes dieux lares,
Chers protecteurs de mon foyer !
Si mes mains, pour vous fétoyer,
De gâteaux ne sont point avares ;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh ! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verroux,
Non point par la peur des filoux,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte ?
Je n'ai ni trésors ni bijoux ;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts ; les voici tous :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous ;

Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands sallons.
Oh ! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim.
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asyle !
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux !
Fermez vite, et porte et fenêtre !
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux !

A MON PETIT BOIS.

Salut, petit bois plein de charmes,
Cher aux amis, cher aux neuf Sœurs,
Où la nuit, les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes.
Salut, petit bois où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contents,
Des voix sans malheur douloureuses,
Sans bravo des roucoulemens,
Sans paroles des airs charmans,
Des Saphos par l'amour heureuses.
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis;
C'est le pays des bons ménages :
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomelle,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,
Tes feux, ta famille naissante
Et les échos de ton séjour?
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.

Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde!

De ce bois le Ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrès nouveaux ;
Mon œil est là sur ses rameaux,
Qui l'attend et la voit paraître :
L'été, je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon
Quand je vais lisant Fénélon ;
Et l'hiver, chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent partout brille,
Et l'éclat dont mon feu pétille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asyle modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.

Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma Muse s'empare
De la liberté des déserts,
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,

Et l'oubli de cet Univers,
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance
Et l'ennui de tous les travers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

A MON RUISSEAU.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Le lys frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers :
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau !

Que j'aime cette Église antique,
Ses murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés ;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit Amen ! à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère
Serpentaient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la Terre
Foulaient des prés bénis des Cieux.

Mon humble Ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas ! peu d'instans)
Fais souvent penser ton hermite,
Avec fruit, au fleuve du Tems.

MON CABARET.

Dans Orléans on m'a conté
(Dieu merci, c'est la vérité)
Qu'au fond de sa forêt antique,
Fond ténébreux, sourd, aquatique,
En troupe, vers la fin du jour,
Les sangliers de ces montagnes
Descendaient avec leurs compagnes
Et les chers fruits de leur amour.
C'est là, parmi des roches creuses,
De vieux troncs, des marres nombreuses,
Que nos amis avec gaîté,
Au rendez-vous toujours fidelles,
Vont dans ces coupes naturelles
Boire ensemble à la liberté.
Entre ces confrères paisibles
Il n'est pas de tien ni de mien :
Aussi sont-ils incorruptibles.
Si leurs défenses sont terribles,
C'est pour le chasseur et le chien.
Leur port, leur mine est un peu dure ;
Mais passez sans leur faire injure,
Ils ne vous diront jamais rien.
Robustes et francs par nature,
Leur brusque humeur, leur fier maintien,
Leur coup de boutoir, je vous jure,
Convient assez aux gens de bien.
Et moi qui, d'une ardeur extrême,
Sans projet, sans déguisement,

Dans l'amitié tout bonnement
N'ai cherché que l'amitié même ;
Et moi qui, dès l'enfance épris
De Jean Lafontaine et d'Horace,
Des bons cœurs et des bons esprits,
Ai quelquefois trouvé ma place
A ces soupers où des amis,
Leurs coudes sur la table mis,
Entre le rocfort et la poire,
Sans avoir un air trop jaloux,
Semblaient goûter ce bien si doux
De s'aimer, s'entendre et se croire ;
A ces soupers où tout vous rit,
La beauté, la grâce et l'esprit,
Et dont le bon goût se fait gloire ;
Où tout plaît et vient vous charmer,
Et cet œil bleu qu'il faut aimer,
Et ce vin d'Aï qu'il faut boire.
Amis, quand vous me ravissez,
Quand mon cœur de bonheur s'enivre,
Quand il s'ouvre et parle et se livre,
Quoi ! c'est vous qui me trahissez.
Allons, fuyons ; c'en est assez.
Que l'or et le plaisir vous dure :
J'emporte avec moi ma blessure
Et le trait dont vous me percez ;
Mes songes heureux sont passés,
J'ai vu trop clair dans la nature.
Adieu donc, ô jeunes attraits !
Vieillesse d'un vin toujours frais,
Bal masqué, brillante imposture,
Cœurs si faux que j'ai crus si vrais,

Des braves gens de nos forêts
Je vais voir la marche et la hure !
Oh ! que j'aime tous ces halliers,
Tous ces épais genévriers,
Et ces rocs, et cette ombre noire !
Adieu, mes amis. Je vais boire
Au cabaret des Sangliers.

A MA MUSETTE.

Confidente sensible, et rarement muette,
Compagne du pasteur, fardeau cher et léger,
Pour la première fois dont je vais me charger
Quand mes moutons sont prêts à suivre ma houlette,
O ma chere et tendre musette !
Allons, viens avec moi, je me suis fait berger.
De mon utile état je prends la douce marque
Sans qu'on s'en aperçoive, et sans qu'on le remarque.
Le village l'ignore : on n'en dit pas un mot.
Pour nous, mes chers moutons, on ne fait point de fêtes.
Aux yeux de l'homme ingrat vous n'êtes que des bêtes,
Et moi, je ne suis que Pierrot.
Pour servir un monarque en ses vastes conquêtes,
Qu'on reçoive un guerrier, pour lui le tambour bat;
Son grade est proclamé dans le plus grand éclat.
Environné de baïonnettes,
L'autel d'un Dieu de paix voit bénir des trompettes,
Des piques, des drapeaux, instrumens des combats.
Eh ! pourquoi ne bénit-on pas
Les chalumeaux et les musettes,

De même qu'on bénit les outils du trépas ?
Mais puisque tout pasteur prend un pouvoir suprême
Sur le peuple bélant (car c'est un peuple enfin),
Quoi ! ne pourrait-on pas, comme on dit Charles-Quint,
        Dire aussi Pierrot-Quatrième ?
Pourtant, houlette en main, quand un pasteur nouveau
        Marche en tête de son troupeau,
N'est-ce donc pas pour eux une pompe assez belle
Que la voûte des cieux, l'encens de mille fleurs,
Le chant de mille oiseaux, et cette aurore en pleurs
Où, dans un point brillant, l'œil du Monde étincelle ?
Moutons, mes chers moutons, vous voilà dans des prés
Gras, l'honneur du printems, de ruisseaux entourés :
Ces ruisseaux sont couverts de saules dans leur fuite ;
C'est pour vous, en jouant, que Zéphyr les agite.
Là bas, vienne l'Été, quand l'herbe brûlera,
        Quand le midi s'embrâsera,
Sur vous, couchés en rond, délicieux asyle,
Arbre cher aux troupeaux, ce grand chêne étendra,
Large et riche en fraîcheur, sa forêt immobile.
De nos chiens haletans l'œil lui seul veillera ;
Mais quand nous parquerons dans les nuits de l'automne,
C'est alors que surtout leur garde sera bonne ;
Car il est des méchans conjurés contre vous.
Il en existe, hélas ! pour tous tant que nous sommes,
Dans les bois, dans les eaux, dans les airs, chez les hommes;
Comme ils ont des moutons, ils ont aussi des loups ;
Mais j'ai de braves chiens, peuple innocent et doux :
De cette vieille guerre ils ont déjà l'usage ;
Avec eux de berger j'ai fait l'apprentissage.
Mon doigt, dès qu'il leur parle, est obéi soudain.
Ils ont des yeux d'Argus, aux pieds ils ont des ailes,

Dans le combat des dents cruelles ;
Par eux le loup vous guette et vous attaque en vain.
Qu'ont-ils reçu de moi pour prix de tant de zèle,
Ces bons chiens, mes amis, votre garde fidelle?
Un mot, une caresse, avec un peu de pain.
Oh! que je hais les loups, ces ardens meurt-de-faim,
Trop doués de vigueur, d'esprit, de patience,
Tous ligués pour la proie, et se mangeant entre eux;
Si bas quand ils sont pris, féroces sans vaillance,
Égorgeant avec joie, hardis s'ils sont nombreux ;
Ils attendent le soir, scélérats ténébreux ;
C'est l'heure où le meurtre commence ;
Leur gueule est infernale, et leur œil est affreux.
Le Ciel, pour nous punir, en a permis l'engeance.
Mais j'entrevois l'hiver, le bon tems des hameaux.
La pesante charue est enfin dételée.
L'herbe est dans les bercails partout amoncelée.
Les enfans bien couverts dorment dans leurs berceaux.
C'est le moment de la veillée,
Avec ses jeux, ses tours, ses contes, ses fuseaux.
J'entends jusqu'aux éclats rire Chloé, Lisette.
Messieurs les pasteurs de troupeaux,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît, je suis pasteur d'agneaux.
Regardez plutôt ma musette ;
J'en sais jouer sur tous les tons.
C'en est fait, ma fortune est faite.
Que le Ciel me donne une Annette,
Et je me borne à mes moutons.

MA PROMENADE

AU BOIS DE SATORI, PRÈS DE VERSAILLES.

Un jour, au bois de Satori,
Bois des amans et des poètes,
Bois charmant que j'ai tant chéri,
Dont j'ai su les routes secrètes,
Je descendais seul. M'en allant
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
C'était le tems où les coteaux,
Les forêts, les airs et les eaux,
Les champs, les vergers de Pomone,
Jaunissant leurs vastes tableaux,
Se teignent des mâles pinceaux
De la grave et touchante automne :
Tems où le cœur plus recueilli,
Dans sa pensée enseveli,
Aux plus doux songes s'abandonne.
Grace à l'enchantement fécond
De mes heureuses rêveries,
Je me croyais, par leurs féeries,
Dans les États de Céladon,
Au sein des fleurs et des prairies ;
Y portant gentil chapeau rond,
Pannetière et petit jùpon,
Musette aussi. Dans le canton
On m'appelait, c'était mon nom,

Pasteur de la belle Égérie.
Je tenais mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.
Les moutons viennent me chercher :
Un pauvre agneau vient me lécher.
Oh ! dis-je, famille innocente,
Sans nul fiel, timide, impuissante ;
Et toi qui les défends des loups,
Chien vigilant, brave et docile ;
Et toi, pasteur sensible et doux,
Dont l'œil les suit, les compte tous,
Et leur cherche un vallon fertile,
De vous que j'aime à m'approcher !
Bientôt, en vers faits pour toucher,
De moi vous aurez une idylle.
Avec eux je rentre à la ville :
Ce pasteur, c'était un boucher.

MES TROIS THÉRÈSES.

De Thérèse, dans le silence,
Oui, le nom me revient toujours.
Ce nom fut fait pour les amours,
Pour l'amitié, pour la constance ;
Il m'était cher dans mon enfance,
Il m'est cher dans mes derniers jours.
J'aimai trois Thérèses au monde.
De ces trois il m'en reste deux ;

L'une est ma sœur. Ces chastes nœuds,
Par une affection profonde,
De tendres vœux, de soins charmans,
De mille doux épanchemens
Sont pour nous la source féconde.
Thérèse est un nom de candeur,
De paix, d'union, de bonheur:
On le prononce avec douceur.
Mais s'il est vrai qu'une cousine
Soit pour nous presque une autre sœur,
Cette autre Thérèse divine,
Comment l'effacer de mon cœur?
Des deux sœurs le Ciel nous fit naître.
Jamais, dans l'empire amoureux,
Brune plus piquante peut-être,
Sans le savoir, sans se connaître,
N'eut droit d'allumer tant de feux.
Je remarquai ses premiers jeux,
De sa voix les accens heureux;
Son front pur, fait pour toujours l'être;
Ses cheveux noirs, fins et bouclés,
Par leurs nœuds, leur richesse enflés;
Sa blancheur, ce souris qui flatte;
Une bouche où l'émail éclate;
Son corps souple, aisé, fait au tour;
Ses beaux yeux, leur vive étincelle;
Le ris naïf de leur prunelle;
Son cœur nu, s'offrant sans détour;
Son goût, sa grâce naturelle
D'une fleur faisant un atour;
Sa raison folâtre et nouvelle.
Puis je la vis, comme un beau jour,

Croître et briller, tout-à-fait belle.
C'était des Grâces le modèle,
Des bois la chaste tourterelle,
Et la Thérèse de l'Amour.
Une autre Thérèse, bien chère,
Posséda mon cœur sur la terre.
Qu'elle m'aima ! Tristes adieux !
Mes mains ont fermé sa paupière.
Mes soupirs, sortez pour ma mère !
Et vous pleurs, coulez de mes yeux !

MA SAINT-MARTIN.

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand Saint que Dieu fit naître,
Tant fêté, si digne de l'être,
Tant sonné depuis le matin.
La joie et l'honneur du festin,
Son dindon bientôt va paraître.
Le voilà ! L'air est parfumé.
Périgord ! il faut que je chante
Ton sol heureux, du Ciel aimé,
D'où nous vient ta truffe odorante.
Que la brume attriste les airs ;
A table, que font les hivers
Quand c'est saint Martin que l'on chante ?
Notre chère est très-peu brillante ;
Mais pour nous, mais pour nos couverts,
Elle est bonne, elle est suffisante.
Nous n'avons point des cœurs ingrats,

Assez vains, dans nos doux repas,
Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand;
Mais ce mets simple, humble et piquant
Fut deviné par un poëte;
Et ce lard fin que j'aperçois,
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.
N'avons-nous pas santé parfaite,
Bonne humeur, bon feu, bon logis,
Un front pur qui ne craint personne,
Un cœur franc et qui s'abandonne;
Autour de nous de vieux amis,
Des Hébés à mine friponne,
Et saint Martin qu'on carillonne,
Son drapeau flottant dans les airs,
Nos jolis mots, nos jolis vers,
L'appétit qui tout assaisonne,
Et ces fruits dorés par l'automne
Pour le luxe de nos desserts?
Oh! vive un petit hermitage,
Suffisant pour un homme sage,
Ennemi de tout embarras!
C'est là qu'on est libre tout bas,
Que l'on ne craint point la visite
D'un sot qui ne vous entend pas,
Ou d'un méchant qui vous irrite.
On rêve, on dort, on y médite;
Le travail en chasse l'ennui.
A dîner l'ami pauvre invite
Son ami pauvre comme lui.
C'est là que les Muses, les Grâces,

Ont

Ont peut-être trouvé leurs places
Plus souvent que dans ce sallon,
Brillant d'or, à voûte pompeuse,
Où l'opulence fastueuse
Donnait les dîners d'Apollon.
C'est là, dans une vie heureuse,
Contens de mets simples comme eux,
Que plus d'un écrivain fameux,
Sans l'avoir peut-être osé croire,
Noble amant de sa liberté,
Dans une douce obscurité,
Sans briguer ni presser sa gloire,
A mûri sa célébrité.
Oh! quel plaisir dans les orages,
De son donjon délicieux,
De voir, entr'ouvrant les nuages,
Par sa foudre et par ses tapages,
Jupiter ébranlant les Cieux!
Oh! quel plaisir pour les Chaulieux,
Les la Fares, les Deshoullières,
De nous y peindre au sein des bois,
Dansant au son vif du haut-bois
De jeunes et tendres bergères
Dont l'œil ne peut suivre les pas!
Leurs pieds légers et délicats
N'y font point de tort aux fougères;
Ils touchent, mais ne posent pas:
Il en reste assez pour nos verres
Et pour trinquer dans nos repas.
Dans son joli juste d'indienne,
La voyez-vous ma Julienne,
Qui ne hait pas les beaux-esprits;

Ma Julienne, jeune et sage,
L'esprit follet de mon ménage,
Dont le fil joint tous mes écrits,
Me montrer dans l'ombre, et bien close,
Ma Jacqueline qui repose,
Attendant ces momens chéris
Où sa joyeuse et large panse
Se fait crier, place! et s'avance
Au milieu des chants et des ris.
Le Tems, hélas! mes chers amis,
Comme un torrent se précipite;
Il nous parle, il nous dit à tous:
« Aimez, buvez, rien n'est si doux.
» Le passé s'efface et nous quitte,
» Déjà le présent est en fuite,
» L'avenir se moque de vous.
Il a raison, mes camarades;
Croyez-moi, vidons le caveau;
Saint Martin n'aima jamais l'eau.
A leur grotte, à leur clair ruisseau
Renvoyons les froides Naïades.
Le Tems, le Tems fuit loin de nous:
Ma bouteille avec ses glougloux,
C'est là mon urne et mes cascades.
Mais le voilà, ce vin joli,
Franc Champenois, qu'on nomme *Aï*,
Que pour nous le soleil parfume!
Comme il s'agite, et monte, et fume!
Comme il part avec son écume!
Buvez, buvez, dépêchez-vous;
Allons, ne comptez point les coups.
Salut au vin, puis à Grégoire,

Puis à l'Amour, puis à la Gloire;
Elle est pourtant un peu catin,
Mais elle est belle, il faut y boire.
Quel bonheur! quel heureux festin!
Mes tonneaux, Bacchus me les perce;
Mon moka, Vénus me le verse.
Amis, laissons faire au destin;
Mais buvons tandis qu'il nous berce;
Buvons, voyons tout sans effroi.
Qu'importe d'être hermite ou roi?
Nous mourrons bientôt. Julienne,
Le noyau! le noyau! Qu'il vienne!
M'entends-tu? Fais-nous boire et boi.
De ce vieux nectar qui m'enchante
Verse à ton fils, verse à ta tante.
Mes amis, la Terre est à moi!

MON PRODUIT NET.

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs? — Des amis du cœur.
Ta santé? — C'est la tempérance.
Tes travaux? — J'écris et je pense.
Tes desirs? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor? — Mon indépendance.
Ton produit net? — Je vis heureux.

A MA CHARTREUSE,

EN SAVOIE.

Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Climat doux à mon cœur, qui vit naître mon père,
Sous un modeste toit où la vertu fut chère,
Au pied d'un mont audacieux
Qu'en montant sur son char le Soleil radieux
Fait resplendir au loin de sa haute lumière (1),
Qu'embellit de ses dons le retour du printems,
Qui mêle avec ses fleurs les trésors renaissans
De mille plantes salutaires,
Au bruit de cent ruisseaux, sous les frimats errans,
Qui, seuls, croisés, unis, cachés, reparaissans,
Amoureux de la prime-vère,
Encor ruisseaux, bientôt torrens,
A travers les rochers et leurs débris roulans,
Vont tous avec fracas se jeter dans l'Isère;
Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Montre-moi, découvre à mes yeux
Les asyles sacrés, les retraites austères
Où saint Bruno, du haut des Cieux,
Vit de ses chers enfans les essaims solitaires
Se poser, colons volontaires,
Dans tes déserts religieux.

(1) Cet endroit est le village de Haute-Luce, nom qui vient de ces deux mots latins, *alta lux*, signifiant *haute lumière*. Ce village est auprès de Saint-Pierre-le-Moûtier, la capitale et le siége de l'archevêché de la Tarentaise, en Savoie.

Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire,
Où mon cœur reste, et d'où j'admire
Sous ces hauts monts glacés, dans le ciel suspendus,
Sur ces frimats percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme elles,
Au milieu des parfums dans les airs répandus.
Peuple aimable de sœurs! oui, vos soins assidus,
Oui, vos travaux semblent me dire:
C'est ici qu'il nous faut produire,
Nous, le doux miel des fleurs; vous, celui des vertus.
Désert, heureux désert, quels sont tes priviléges?
De mille appas, de mille piéges
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asyle est un Ciel d'où je m'élève aux Cieux;
Où je change en printems l'hiver dont tu m'assiéges;
Où, parmi les rocs et les neiges,
La nuit entend gémir tes chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protèges!
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux;
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
Mon humble toit religieux,
Le jardin de ma jeune abeille,
Mon doux repos quand je sommeille,
Ma conscience quand je veille,
Et la paix de mon âme et son vol vers les Cieux!

A MON CHEVET.

O mon cher conseiller, mon ami le plus sûr,
Laisse-moi, mon chevet, lorsque minuit s'avance,
Quand de l'obscurité s'étend le voile immense,
Lorsque Morphée en main tient sou pavot obscur,
Sur ton heureux duvet, doux comme l'innocence,
Reposer ma tête en silence,
Avec un cœur tranquille et pur!
Sois-moi pendant le jour comme un censeur austère,
Comme une oreille qui m'entend,
Comme un œil qui me voit; répète-moi souvent:
« Jamais à la vertu ne fais rien de contraire,
» Vis sans avoir besoin des ombres du mystère;
» Cette nuit ton chevet t'attend. »
Que ce mot, ton chevet, t'épouvante et t'éclaire.
Et si, dans quelque cas à l'honneur important,
Entre plusieurs partis tu balançais flottant,
Dis-toi, sans te troubler: Je vais sortir de doute;
Pour décider mes pas, pour diriger ma route,
Mon conseil est tout prêt, et mon chevet m'attend.
C'est là que, dans les nuits, ce muet Rhadamante
Parle à chacun de nous. Ou monarque ou berger,
C'est là qu'il est tout prêt à nous interroger.
L'or, la gloire, le rang, rien ne nous en exempte.
Jaloux inquisiteur, il aime à tout savoir.
Malgré nous, dans le jour, il est sur nos vestiges;
Il opère en secret quelquefois des prodiges,
Des changemens subits qu'on ne peut concevoir.

Les songes rians et paisibles,
Les songes vengeurs et terribles
L'environnent sans cesse, et sont en son pouvoir.
Son équité nous plaît, sa rigueur a des charmes.
Il applaudit le fort; le faible, il l'affermit.
Que de fois il calma la vertu qui gémit!
Le pauvre, il le console, il l'endort dans ses larmes;
Il soutient l'innocent, il laisse à ses alarmes
Le méchant qui veille et frémit.
Mais sur son duvet fin, moëlleux, sûr et tranquille,
Pour un cœur attentif, à ses avis docile,
Ah! qu'il est doux de s'assoupir!
Exauce, ô mon chevet, mon plus ardent desir!
Enfin quand je dirai: Pour moi le port s'approche,
Quand pour moi sur mon lit s'ouvrira l'avenir,
Que je puisse sur toi, sans peur et sans reproche,
Au bruit consolateur de cette heureuse cloche,
Rendre à Dieu mon dernier soupir.

A MON SABLIER.

Humble horloge du pâle hermite,
Qui, le front couvert d'un lambeau,
Lorsque tout dort, veille et médite,
Entre un livre, un Christ, un tombeau,
Un sable qui se précipite,
Et la Mort qui tient un flambeau;
Ami rigide, mais sincère,
Hâte pour moi ce sable austère
Qui m'interroge et que j'entends.

Que bientôt sa fuite insensible,
Comme un ruisseau doux et paisible,
Entraîne mes derniers instans.
Eh ! qu'ai-je à craindre de funeste ?
Le monde a fui, mais Dieu me reste.
O bonheur ! je suis hors du Tems.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

AU RUISSEAU DE DAME-MARIE-LES-LYS,

PRÈS DE MELUN.

Ruisseau paisible et pur, frais et charmant ruisseau,
Honneur soit à la Nymphe antique
Qui sous sa voûte humble et rustique
Épanche mollement les trésors de ton eau !
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,
Arroser l'agreste bocage
Où vient le rossignol te chanter ses amours.
Coule, à son doux ramage, en murmurant toujours,
Le long du modeste hermitage
Où, constant dans ses mœurs, comme toi dans ton cours,
Mon solitaire ami, content de vivre en sage,
Sur tes bords peu connus aime à cacher ses jours.

Jadis, dans leur marche pompeuse,
Il entendit gronder le Danube et le Rhin ;
Il vit tomber, bondir au pied de l'Apennin
L'Eridan descendu de sa roche écumeuse.
Oh ! qu'il aime bien mieux sur cette rive heureuse
Voir le soir, à pas lents, revenir un troupeau ;
Le jour, y voir jouer les enfans du hameau ;
Y rendre le salut à l'habitant champêtre ;
Y causer doucement avec ce bon curé,
Qui, très-chrétien, très-peu lettré,
N'aspirant point du tout à l'être,

Saintement occupé de ses devoirs touchans,
Pour prix de ses vertus n'a jamais su peut-être
Qu'on fît de méchans vers, ou qu'il fût des méchans.
Ami, sans vains besoins, heureux qui, loin du monde,
Entre sa femme et ses enfans,
Dans le sein de la paix voit écouler ses ans,
Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde.
Du pied de la cabane elle va sans fierté,
Traversant un enclos du Silence habité,
De ces chastes déserts humble et fidelle amante,
Y consacrer ses flots, et baigner dans sa pente
Le Lys de la Virginité.
Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille,
Quand libre et serpentant sous la feuille mobile
De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
Elle va s'égarer dans des prés toujours verts;
Appelant sur ses pas la douce rêverie,
Les romans de la bergerie,
Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.
Mais cesse de la voir quand, sur la triste arène,
Elle va pour jamais se perdre dans la Seine,
Arrivant à sa fin, comme nous au tombeau.
A la mélancolie enclin dès le berceau,
Sans cesse avec tes mœurs ce monde incompatible
N'a que trop affligé ton cœur noble et sensible:
Occupe tes regards d'un plus riant tableau.
Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage;
Entends sur ses cailloux gazouiller ton ruisseau;
Vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage;
Regarde tes enfans et souris à leurs jeux;
Vois leur mère empressée à prévenir tes vœux;
Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage.

Jusque dans la vertu l'excès est dangereux.
Le bonheur ne veut point de sentiment extrême;
Goûte enfin sa douceur. Pour le goûter moi-même,
J'ai besoin de te voir heureux.

SUR L'ANCIENNE CHEVALERIE.

Est-il vrai que des rives sombres
Ils reviennent au jour, ces héros du vieux tems,
Ces Bayards si vantés, ces Renauds si galans?
Sans doute un jeune Dieu vient d'évoquer leurs ombres.
Quel plaisir, après deux cents ans,
Par l'effet d'un tableau magique,
De voir, la lance en main, sous leur habit antique,
Se mouvoir, s'attaquer ces nobles combattans!
Vous, Français, leurs neveux, que leur brillante histoire,
En fait d'amour, pour vous ne soit plus un roman;
Possédez sans éclat, soupirez constamment.
Pour vos dames, comme eux, volez à la victoire.
O belles, qui jadis enflammiez nos Renauds,
C'est vous qui les portiez aux grandes entreprises!
Ils couraient aux combats, ils montaient aux assauts,
Parés de vos couleurs, tout fiers de leurs devises.
Ils venaient humblement poser à vos genoux
Les lauriers acquis par leurs armes,
Nobles fruits de l'ardeur dont ils brûlaient pour vous,
Et devenus cent fois plus doux
Par l'espoir enivrant de conquérir vos charmes.
Ah! voici donc leurs jeux, leurs combats de retour!
Salut à la chevalerie!
Voici le siècle d'or, le tems de la féerie.

Tout s'enchante à mes yeux. Je vois partout l'Amour,
D'accord avec l'Honneur, régner dans ma patrie.
La beauté sur le trône aime à tenir sa cour;
Sous un nouvel Henri sa cour se renouvelle.
Déjà par un serment fidelle
Les fils des souverains venant de se lier,
Se donnent l'accolade, en digne chevalier.
Où suis-je? Quels objets! Tout me peint, me rappelle
Les joûtes de François premier,
Ces chifres, ces tournois, cet appareil guerrier.
Choisissez, chevaliers; moi, j'ai choisi ma belle:
Son nom, c'est mon secret. Faut-il par mes travaux
Étonner l'Univers, effacer mes rivaux?
Mon cœur, mon bras, mon sang, mes jours, tout est pour elle.
Oui, je l'adorerai jusqu'aux derniers momens,
Le Ciel mit dans ses yeux tous mes enchantemens.
O charme de la gloire! ô pouvoir de nos belles!
Vous régnez sur des cœurs amoureux et vaillans;
Nous sommes faits, sans doute, et guerriers, et galans,
Pour imiter l'ardeur des Amadis fidelles,
Et tous les exploits des Rolands.

ENVOI.

Tous ces héros à leur maitresse,
Et de valeur, et de tendresse,
A genoux prêtaient le serment;
Et moi, jeune et belle cousine
(Car aux champs le Ciel me destine),
A tes jolis pieds bonnement,
Je fais vœu d'être ton amant,
Mais amant berger. Sur l'herbette,

Toi Thérèse, et moi Timarette,
Nous irons ensemble et contens,
Garder les moutons, et, chantans,
Cueillir quelquefois la noisette.
Et tandis que nos preux Français
Croiront d'avance, dans l'Histoire,
Entendre vanter par la Gloire,
Et leurs amours, et leurs hauts faits,
Grands sur la foi de sa trompette ;
Nous, cachés dans des antres frais,
De notre humble sort satisfaits,
Quoiqu'inconnus de la gazette,
Aux tendres sons de la musette,
Nous coulerons nos jours en paix,
Heureux sans honneurs..... Et peut-être
Qu'en te chantant, si je m'en croi,
Mes pipeaux et leur ton champêtre,
Et mes vers que tu feras naître,
Me feront revivre avec toi.

VERS A MADAME PALLIÈRE.

Agathe, qui m'êtes si chère,
Dont l'enfance éprouva pour moi
Ce ravissant je ne sais quoi,
Ce chaste attrait involontaire,
Cet amour plein de bonne foi,
Dont riait votre tendre mère ;
Agathe, dont le sentiment,
Toujours vrai, jamais véhément,
Se peignait si naïvement

Dans un abandon plein de charmes ;
Qui du pauvre accueillant les pleurs,
Vous unissiez à ses douleurs
Par vos secours et par vos larmes ;
Dont l'œil nous offre un Ciel d'azur ;
Dont l'esprit sage et le cœur pur
Surmontent tout sans violence,
Sans paraître avoir combattu,
Tant le devoir et la vertu
Chez vous ont l'air de l'innocence ;
Agathe, où sont ces heureux jours ?
Quand le plus brillant des séjours
Vous voyait parmi les Naïades,
Les fleurs, les bosquets, les cascades,
Promener vos jeunes attraits,
Ce port noble et ces chastes traits
Que vous a donnés la nature,
Dans les beaux jardins de Marli
Par les arts, les eaux, la verdure,
Les nouveaux zéphyrs embelli ;
Où Thomas, cette âme si belle,
Que ma douleur en vain rappelle,
Avec moi long-tems s'égarait
Sous des couverts où soupirait
La colombe à son deuil fidèle,
Et dans lui tous les jours m'offrait,
Par le plus sensible portrait,
Ce qu'il a peint dans Marc-Aurèle.

C'est dans ce vallon si vanté,
Autrefois des Ris habité,
Où Renand ne suit plus Armide,

Lorsque, seul, je me promenais
Le long de ces douze palais,
Que l'œil, souvent de pleurs humide,
D'après Shakespear j'ai tracé
Léar par ses filles chassé,
Léar de douleur insensé,
Pleurant, errant, sans pain, sans guide
Dans des forêts abandonné,
Courbant sous la foudre homicide
Ses cheveux blancs, sa tête aride
Et son front jadis couronné;
Et Macbeth, cet hôte perfide,
Flatteur assassin de son roi,
Voulant fuir, mais glacé d'effroi,
Tout fumant de son parricide;
Ce Macbeth qui parut écrit
Près de Mégère qui sourit,
Parmi des Macbeths qu'elle abhorre,
Des cris affreux, de longs soupirs,
Sous des murs que le sang colore,
Et non sous les berceaux de Flore,
Au souffle amoureux des Zéphyrs.
Alors du Tems le soc livide
Sur mon front entr'ouvrait un vide,
Une ligne, un triste sillon
Respecté quelquefois, dit-on,
Mais hélas! qu'on appelle ride.
Et vous, leste et brillant oiseau,
Dans cet âge où l'amour nous flatte,
Vous passiez, ma charmante Agathe,
Du vieux chêne au jeune arbrisseau.
Et là vint un tendre moineau,

De vous, sur le même rameau,
S'approchant, s'approchant encore;
Et puis l'hymen, et puis le ni
De mousse, et de duvet garni;
Et puis les petits près d'éclore.
Agathe, vous souvenez-vous
De notre flamme mutuelle,
De l'aîné de vos deux époux,
De nos premiers amours si doux?
Pour un ramier tendre et fidelle,
Oui, le Ciel sans doute de vous
Eût pu faire une tourterelle;
Il fit mieux, il vous fit pour nous.

O mère, épouse fortunée,
D'amours naissans environnée,
Vous m'offrez les charmes touchans
D'une tige au milieu des champs,
De ses jeunes fruits couronnée,
Belle encor des fleurs du printems.

Tout vous respecte, chère Agathe.
De Clotho la main délicate
Tresse pour vous d'un fil égal,
Doux comme l'amour conjugal,
De vos jours la trame soyeuse.
Votre époux vous rend trop heureuse
Pour ne pas aimer mon rival.

Hymen! oui, tes pudiques flâmes
Sans transports enchantent les âmes;
Tu fais le bonheur des époux;
Tes feux n'inspirent point d'ivresse;
Mais tes soins sont pleins de tendresse;
Mais ta lyre a des sons si doux!

Sous mes faibles doigts qu'elle attire,
Souffre un moment qu'elle soupire,
Et charme au moins mes derniers jours.
Mais, Ciel ! où suis-je ? Quel délire ?
Me serais-je trompé de lyre ?
Chanterais-je encor les Amours !

A MA SOEUR,

En lui envoyant un pupitre à écrire.

MA chère sœur, accepte ce pupitre,
Faible présent de ma tendre amitié ;
Quand je voudrais, dans la plus longue épître,
Te peindre en vers, mes vers sur ce chapitre,
N'en diraient pas seulement la moitié.
Jadis mon œil te vit toute petite
Dans ton berceau me rire, et puis ensuite
En t'essayant, former tes premiers pas,
Et puis grandir, et puis croître en appas,
En esprit juste, en douceur, en mérite,
Avec des traits purs, nobles, délicats,
Et l'art de plaire. Or ce charme magique
Qui nous attire, et nous touche, et nous pique,
D'où te vient-il? C'est de n'y songer pas.
Le chaste toit où le Ciel nous fit naître,
Qu'il nous fut cher ! Il nous a fait connaître
Le siècle d'or, les mœurs de nos ayeux.
Ces doux tableaux sont présens à nos yeux,
A nos deux cœurs, nous rappelant mon père,
Son front pensif, les grâces de ma mère,
Tant de vertus ! ô trésors précieux !

Amour, candeur, qui consolez la Terre,
A vos attraits serait-elle étrangère?
Vous seriez-vous envolés dans les Cieux?
Par fois je souffre, après plus d'un orage,
De mes longs jours, des ennuis du voyage;
Mais par tes soins, sœur, tu sais les charmer;
Mes jeunes ans, tu sais les rallumer.
Un nouveau monde à mes yeux semble éclore.
Sur ton berceau je crois veiller encore,
Et que ton cœur recommence à m'aimer.

VERS D'UN HOMME
Qui se retire à la campagne.

Enfin, j'arrive au port : voici les lieux charmans
Où mon cœur éprouva ses premiers sentimens;
Où comme un songe heureux s'envola mon enfance;
Age d'or, jours sereins, coulés dans l'innocence.
Vallons, forêts, ruisseaux, que vous me semblez doux!
Pour ne plus vous quitter, je retourne vers vous.
L'or n'éclatera point dans mon humble retraite.
L'amour de vos déserts, une âme satisfaite,
Des livres, des amis, le bonheur d'être à soi :
Voilà tous les trésors que j'apporte avec moi.
Qu'ai-je besoin de plus dans une vie obscure?
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature.
O Médiocrité, sûr abri des mortels,
De fleurs, tous les printems, j'ornerai tes autels!
C'est pour l'ombre et les champs que le Ciel m'a fait naître.
Protége, et la cabane, et l'enclos, et le maître;
Daigne écarter les soins, les vices, les revers
De ce foyer rustique où j'ai gravé ces vers.

VERS

Que j'ai laissés à la Grande-Chartreuse dans les Alpes, le 4 juin 1785, sur le livre où les étrangers avaient coutume d'écrire leurs noms, avec quelques maximes ou quelques vers en témoignage de leur respect et de leur reconnaissance.

Quel calme ! quel désert ! Dans une paix profonde,
Je n'entends plus mugir les tempêtes du Monde.
Le Monde a disparu, le Tems s'est arrêté.....
Commence-tu pour moi, terrible Éternité ?
Ah ! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,
Un Dieu consolateur daigne appaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains.
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains ?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère ;
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi qui, sur ces monts blanchis par les hivers,
Vins chercher les frimats, un tombeau, des déserts,
Et qui, volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais, voisin du Ciel, habiter le Ciel même,
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux !
Le berceau de ton Ordre est caché dans les Cieux.
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfans s'unit au chœur des Anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la Terre,

La Terre où le bonheur est un fruit étranger,
Que toujours quelque ver en secret vient ronger.
Partout de la douleur j'y trouvai les images.
L'Amour a ses tourmens, l'Amitié ses outrages.
Que de desirs trompés, de travaux superflus!
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

VERS

A mademoiselle Thomas (1), *pour la Sainte-Anne, jour de sa fête.*

Pour votre fête acceptez cette rose.
Tout est charmant dans cette aimable fleur;
Tout, son parfum, sa forme, sa couleur,
Même son nom. Modeste et demi-close,
C'est dans nos champs pour vous qu'elle est éclose.
Simple en vos goûts, comme elle, loin du bruit,
Vous vous plairiez à l'ombre d'un bocage.
Le moindre vent, comme elle, vous outrage.
Le moindre choc, comme elle, vous détruit.
Et cependant, presque toujours errante,
D'un frère illustre accompagnant les pas,
Fatigues, soins, rien ne vous épouvante;
La peine même a pour vous des appas.
Faible roseau, vous résistez sans cesse.
Comme pour lui votre active tendresse

(1) Sœur de M. Thomas, de l'Académie française et de celle de Lyon.

Prévient ses vœux, devine ses desirs !
Depuis trente ans ce sont là vos plaisirs.
Ce plaisir pur (vous n'en avez point d'autre)
Soutient lui seul votre corps délicat.
C'est son bonheur qui fait partout le vôtre ;
C'est sa santé qui fait votre climat.
Le Ciel est juste. Une amitié si chère,
Tant de vertus, méritaient sa faveur ;
Et ce Ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

A MA FEMME,

*Sur ma tragédie d'*Abufar, ou la Famille arabe.

O MA compagne ! appaise ton effroi.
Notre Abufar a fait verser des larmes :
De son succès je goûte tous les charmes
En t'envoyant ces fleurs que je reçoi.
Leur doux parfum n'est point éclos pour moi
Dans l'Arabie ou déserte ou pierreuse.
Mes vers ont plu ; mais je sais bien pourquoi ;
Ma tendre amie, ils sont nés près de toi ;
Je les ai faits dans l'Arabie heureuse.

A UNE JEUNE DEMOISELLE

*Qui avait beaucoup pleuré à l'une des répétitions de ma tragédie d'*OEdipe chez Admète.

En pleurant sur le sort d'OEdipe et d'Antigone,
Vos beaux yeux ont prouvé combien votre âme est bonne :
Comme elle, vous avez une aveugle à guider.
Ce n'est point un vieillard, ce n'est point votre père ;
Mais de lui sur la route il faudra vous garder :
Il pourrait, comme OEdipe, aimer aussi sa mère.

A LA RIVIÈRE D'HIÈRE.

Sur tes rives, charmante Hière,
Vois sans trouble, ainsi que tes flots,
Couler les jours d'un solitaire
Qui te demande le repos.
Que ce champ que ton eau féconde,
Soit pour moi les bornes du Monde,
Soit pour moi l'Univers entier.
Loin des mortels et du mensonge,
Que mon esprit jamais ne songe
Qu'à ce saule, à ce peuplier
Qui couvrent ton eau vagabonde !
Assez ton bord hospitalier
De grâce et de fraîcheur abonde.
Ah ! s'il se peut, prête à ton onde
La vertu de faire oublier.

A UNE JEUNE DAME TRÈS-JOLIE,

Qui était venue se promener dans un clos à la campagne.

Près d'un ami, dans son modeste enclos,
Je cultivais les Muses, le repos,
Tranquille, heureux, sans projets sur la Terre,
Et maintenant rêveur et solitaire,
Toujours soupire, et tant que c'est pitié!
Ah! je le sens, l'imprudente Amitié
A dans le clos laissé passer son frère.

A MADAME DE BALK,

Qui m'avait demandé d'écrire, sur son souvenir, un vers de l'un de nos grands poètes, qu'elle pût emporter avec elle en retournant en Russie.

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable.
Or, voici le vers que j'écris :
« *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.* »
Que ce vers est charmant et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté.
Dans ce vers fait pour vous je vous ai reconnue.
Jean Lafontaine aussi vous avait déjà vue
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
« *Et la Grâce plus belle encor que la Beauté.* »

Pour plaire comme lui votre recette est sûre :
Vous allez droit au cœur ; et, pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.
Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux !
Tous deux faut-il sitôt vous éloigner de nous ?
Mais son bonheur le veut ; il vous est nécessaire.
Mes cheveux sont blanchis par les frimats du tems ;
Et vous brillez des fleurs de votre heureux printems.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire !
Vous vous rappellerez peut-être en vos frimats
Que je traçai ces vers, hélas !
D'une main septuagénaire.
Ah ! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'était pas.

VERS

A une jeune et jolie Dame qui m'avait écrit une lettre très-obligeante sur ma tragédie d'Abufar, *ou* la Famille arabe.

Oui, je le sais, nos déserts d'Arabie
Ne vous offriront point nos fertiles ruisseaux ;
Mais nous avons aussi nos fleurs et nos troupeaux ;
Mais lorsque nous aimons, c'est pour toute la vie.
Le palmier se plaît parmi nous.
Vous y verrez courir la gazelle aux yeux doux.
Vos mains, vos belles mains y fileront nos laines.
Nos contes loin de vous écarteront les peines.

Nos dociles chameaux se courberont sous vous.
Nous avons des bergers pour languir dans vos chaînes,
Et tout l'encens qui parfume nos plaines
Pour le brûler à vos genoux.

LE CADRAN SOLAIRE.

PASSANT, arrête et considère,
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du Tems sur la lumière
De tes heures écrit le cours.
Ton sort dépend de la dernière.
Pour ne rien craindre sur la Terre,
Trop heureux qui la craint toujours !

INSCRIPTION.

Au fond de cette allée obscure,
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart ;
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans ta blessure,
Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature,
Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard :
Oui, sur toi l'Éternel attache son regard.
Vois tous les soins qu'il prend, et de la fleur champêtre,
Et de l'insecte obscur qui rampe sur tes pas :
Sur toi qui peux l'aimer, l'entendre et le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas ?

Je t'excuse pourtant. Ah ! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant;
Écoute, mon ami : Celui qui les fit naître
Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous. En l'adorant,
Courbe-toi devant le grand Être.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui ?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.
Il est un avenir par qui tout se répare.
Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent.
Non, Dieu n'est point sans yeux; non, Dieu n'est point barbare;
Il réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte, il le rend.

LE SAULE DE L'AMANT.

Humble Saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux !
Je chéris, amant solitaire,
Comme toi, le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle, enchanteresse,
Qu'agitent les moindres Zéphyrs,
Inspire aux cœurs une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours,
Sur eux tu penches ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante;
Tu me peins l'Amour qui frémit;
Elle est douce, elle est languissante:
Tu me peins l'Amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère,
Qu'il pare les Ris et les Jeux,
Ta feuille m'est cent fois plus chère:
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point ma chaîne,
Pour jamais mon cœur doit souffrir;
Mais plus je me plains de mes peines,
Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux Saule, accrois mon esclavage,
Fais-moi jouir de mon tourment.
J'aime..... O bonheur! sous ton ombrage,
Que j'aime encor plus tendrement!

A tes pieds dormait ma bergère
Lorsqu'elle eut mon premier soupir.
Ah! c'est-là que je vis Glicère,
Ah! c'est là que je veux mourir.

LE SAULE DU SAGE.

Saule, que j'aime ton ombrage!
Qu'il plaît à mon œil attendri!
La vie, hélas! n'est qu'un orage:
Voudrais-tu m'offrir un abri?

J'ai long-tems bravé la tempête ;
Saule, je viens mourir au port,
Sous les vents tu courbes ta tête !
Tu m'apprends à céder au sort.

Auprès de la cabane obscure
Tu nais, tu vieillis et tu meurs ;
Là sont le calme et la nature :
Chercherais-je encor les grandeurs ?

Du ruisseau, dans ma rêverie,
J'entends fuir et murmurer l'eau ;
Il ne peut quitter la prairie,
Tu ne peux quitter le ruisseau.

Confident de ce doux mystère,
Tu caches leurs jeux, leurs détours :
Crains-tu qu'une jeune bergère
Ne remarque trop leurs amours ?

Ah ! que ta fleur est douce et tendre !
Combien sa pâleur m'a charmé !
Lisette alors pouvait m'entendre.
Ce n'est plus le tems d'être aimé.

Il est un Saule pour le sage,
Il est un Saule pour l'amant ;
Le premier convient à mon âge ;
Mais, hélas ! que l'autre est charmant !

Adieu, Saule de la tendresse !
J'eusse à tes pieds voulu mourir.
Voilà celui de la sagesse :
C'est donc lui que je dois choisir !

LE SAULE DU MALHEUREUX.

CHARMANT vallon, le plus doux des déserts,
Où souvent seul j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure;
Je vois enfin tes Saules toujours verts.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Oui, les voilà ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces bois, ces prés, cette onde pure.
Ah ! devrais-tu, riche et simple nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Songe si doux qui m'a flatté long-tems,
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture?
Hélas ! ce champ me donne avec usure
Ce que ses fleurs m'ont promis au printems.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

L'Abeille, au moins, ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piqûre.
Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimais et je meurs par vos coups.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Me voilà donc, Saule cher au malheur,
Sous tes rameaux nourissant ma blessure !
Ah ! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant, d'emporter ma douleur.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture,
Dire en passant : « On trompa sa droiture.
» Il fut sensible et mourut malheureux.
» Chantez le Saule et sa douce verdure. «

LE BONNET ET LES CHEVEUX.

FABLE.

Sous un triste contour faut-il que tu me caches?
Disaient au Bonnet les cheveux.
Le Bonnet répondit : Taisez-vous, orgueilleux,
Osez-vous comparer vos castors, vos panaches
A ma commode utilité?
Pour vous servir je fais merveilles;
Je descends jusqu'aux deux oreilles;
Je les couvre au besoin. Dans les airs emporté,
On ne m'a vu jamais errer au gré d'Éole,
Tandis que le chapeau, qui s'échappe et s'envole,
Par son maître souvent ne peut être arrêté.
De leur fougueuse liberté,
Chez les républicains, je suis l'auguste emblème.
Tout fiers qu'ils sont, les Doges même,
Dans Gêne et dans Venise, en tout tems m'ont porté;
A Rome, j'ai l'honneur suprême
D'entretenir bien chaude, avec un soin extrême,
La nuque de sa Sainteté.
Veut-on peindre d'un mot les amitiés sincères
Que l'on cherche à troubler, mais toujours sans effet?
On dit d'abord : ce sont trois frères,
Ou trois têtes dans un Bonnet.

C'est

C'est ma douce chaleur qui communique au style
L'esprit, le sentiment, mille agrémens divers.
C'est en bonnet jadis que travaillait Virgile ;
Voltaire est en bonnet quand il écrit ses vers.
C'est bien là, comme on sait, un gros bonnet de l'Ordre,
Et malheur aux censeurs qui l'auraient osé mordre,
S'il a mis le matin son bonnet de travers !
Sans doute du chapeau la forme est plus brillante,
Surtout quand la plume éclatante,
En voltigeant sur lui, fait flotter ses couleurs.
Mais moi, je suis témoin des plus tendres faveurs.
Le jour, je parais un peu sombre :
La nuit vient, je m'égaie, et c'est sur moi, dans l'ombre,
Que l'Amour enchanté laisse tomber ses fleurs.
A la raison il faut qu'on cède.
Un discours si sensé confondit les Cheveux.
Concluons que, pour vivre heureux,
Il faut sentir le prix du bien que l'on possède.

ENVOI.

De tes cheveux bouclés, chaste et belle cousine,
Oh ! que l'ébène est pur ! Oh ! que la soie est fine !
Quel cœur ne serait pris dans un si doux lien ?
Tu les ornes par fois d'un ruban, d'une rose :
Tu le peux, car tout te sied bien ;
Crois-moi cependant, n'y mets rien.
Le charme a-t-il jamais besoin de quelque chose ?
La nature pourtant veut, quand l'ombre revient,
Que sur un oreiller notre tête repose :
Pour la couvrir dans la nuit close,
C'est un bonnet qui lui convient.

Le tien de tes cheveux embrasse la richesse ;
D'un double battant il caresse,
Mais doucement, avec mollesse,
Ton oreille, ta joue, et ton front et tes yeux,
Comme un amant dans son ivresse,
Sur un chevet mystérieux,
Qui craindrait dans la nuit d'éveiller sa maîtresse.
Le jour, Vénus se pare et s'habille en déesse,
Mais la nuit, se couche en bonnet.
On ne dort point en mître, en panache, en couronne,
Mais on y peut rêver comme sur son chevet.
Chacun à sa façon lui fournit son duvet :
L'Erreur est une fée, et si douce et si bonne !
Ces songes des dormeurs ne font mal à personne ;
Les songes des veillans sont bien plus dangereux.
Que le Ciel nous préserve d'eux !
Vivent ceux que Morphée, en s'égayant, nous donne !
On se frotte les yeux, puis tout est oublié :
On montait en carosse, on se retrouve à pié.
Mais un amant, hélas ! prend son parti moins vite ;
Un rien peut le flatter, mais aussi tout l'agite :
Il s'endort avec peine, et souvent ne dort pas.
Sur mon triste oreiller quelquefois, quand j'espère,
O tendre nièce de ma mère,
Que l'Amour et l'Hymen te mettront dans mes bras,
Avec tant de candeur, de jeunesse et d'appas,
Thérèse, ah ! dois-je en croire une idée aussi chère ?
Est-elle vraie ou mensongère ?
Et mon bonnet flatteur ne me trompe-t-il pas ?

LE HIBOU ET LE RAT.

FABLE.

Dans le creux d'un rocher sauvage
Logeait un triste oiseau qu'on nomme le Hibou.
Sa femme, ses enfans, tout tenait dans son trou;
Il s'y trouvait heureux. Que faut-il davantage?
Un Rat célibataire un jour lui dit : « Voisin,
» A quoi rêves-tu là? Pourquoi cet air chagrin?
» Notre vie est sitôt passée!
» Que ne m'imites-tu? Vois-moi, tous les matins,
» Broutant, trottant, sautant, égayer mes destins
» Entre les fleurs et la rosée. »
Je me garderai bien d'envier tes plaisirs,
Répondit l'oiseau solitaire :
La dissipation n'a pas de quoi me plaire.
Eh! quel bien manque à mes desirs?
N'ai-je pas près de moi mes petits et leur mère?
Cette moitié qui m'est si chère,
Me fait bénir mon sort, rend tous mes jours heureux;
Et ces tendres fruits de nos feux,
Vois comme ils sont jolis, comme ils sont faits pour plaire.
Ce Hibou parlait comme un père,
Comme un amant, comme un époux.
N'avait-il pas raison? Nos plaisirs les plus doux
Naissent de notre cœur, se puisent dans nous-mêmes.
Qu'on me donne vingt diadèmes,
Vaudront-ils un regard, vaudront-ils un soupir
De la jeune beauté qui fait notre desir?

Nous cherchons le bonheur, mais c'est à l'aventure.
Nous traversons les mers, nous rampons dans les cours.
Vains projets ! il nous faut toujours
En revenir à la nature.

ENVOI.

Esprit juste et cœur adorable,
Oui, Thérèse, dans cette fable
J'ai voulu peindre ta raison,
Qui pare ta jeune saison
Et te rend encor plus aimable.
Comment ferais-tu pour sortir
De ce bon sens inestimable
Qui t'éclaire et te fait sentir
Où gît le bonheur véritable ?
Oh ! qu'il est heureux dans son trou,
Cet oiseau qu'on nomme Hibou !
(Le sort a fait de ce bijou
L'humble cachet de ma famille.)
Sur ses pieds, droit comme une quille,
Toujours grave et pensant beaucoup,
Il ne sort qu'entre chien et loup;
Il craint et fuit tout ce qui brille.
Mais ce triste amant des forêts
Est un bon père de famille;
Il chérit ses rameaux épais,
Son bois, son écho, sa montagne,
Et goûte auprès de sa compagne
L'amour, le silence et la paix.
Comme eux si le Ciel nous rassemble,
Thérèse, nous serons ensemble

Avec nos petits nuit et jour.
A coup sûr, enfans de l'Amour,
Ils ressembleront à leur mère.
Oh! vois-tu comme ils sont gentils?
Mais qui sait? peut-être auront-ils
Quelques traits aussi de leur père?
Laissons le Rat célibataire
A son gré courir le pays.
Qui cherche tant à se distraire
N'est point heureux dans son logis.
Plein de caprices infinis,
Changeant de maitresses, d'amis,
Le pauvre Rat aura beau faire:
Le bonheur est un solitaire
Qui fuit toujours les étourdis
Et ces libertins si hardis
Avec qui l'Hymen est en guerre.
Or, ces libertins n'aiment guère.
Je crois du Ciel qu'ils sont maudits.
C'est de Dieu que viennent les nids:
De Dieu les hymens sont bénis.
Cousine charmante et si chère,
Le Ciel mit l'Amour sur la Terre;
Mais te voir, t'aimer et te plaire,
N'est-ce pas, sans ce que j'espère,
La moitié de mon paradis?

LA JEUNE IMMORTELLE.

Dieux ! quels ennuis invincibles
M'égarent dans ces forêts !
Plus leurs rochers sont paisibles,
Et moins mon cœur est en paix.

Sous ces ombres redoutables,
Mon esprit s'est retracé
Tous les amours mémorables
Des héros du tems passé.

Serait-ce en ce bois magique,
L'œil jaloux, sombre et brûlant,
Qu'après sa belle Angélique
Courait l'insensé Roland ?

L'ingrate, aux pasteurs plus douce,
Par sa peur plus belle encor,
D'amour, sur un lit de mousse,
Enivrait le beau Médor.

Mais le bruit d'un cor m'appelle :
Avançons sous ces couverts.
Quelle est la jeune Immortelle
Qui chasse dans ces déserts ?

L'arc que tient sa main charmante,
A l'Amour fut dérobé ;
Elle a les pieds d'Athalante,
Elle a la fraîcheur d'Hébé.

Que sa grâce est accessible !
Quel doux souris dans ses yeux !
Déesse, un mortel sensible
Serait-il si loin des dieux ?

Je viens, je vois, je soupire.
L'encens ne sait qu'honorer :
Pour vous chanter j'ai ma lyre,
Un cœur pour vous adorer.

Paphos de ses doux mystères
Couvre les rangs les plus hauts :
Tous les Amours y sont frères,
Tous les frères sont égaux.

Le desir, quand il l'implore,
Offense-t-il la beauté ?
Un jeune amant de l'Aurore
Fut par l'Aurore écouté.

ROMANCE DU SAULE,

*Chantée par mademoiselle Desgarcins, aux premières représentations de la tragédie d'*Othello *ou du* More de Venise.

(*Chant* n°. 1.)

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant :
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageans?
Ingrat! je t'aime, et tu me crois parjure.
On t'a trompé, tu verras l'imposture;
Tu la verras, il n'en sera plus tems.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

La Rose naît, fleurit, et sent flétrir
Presqu'aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle, hélas! je n'eus dans la nature
Que deux instans pour t'aimer et mourir.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'erreur armait ta main,
Où chercherais-je une retraite sûre?
Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah! par pitié cache-moi dans ton sein!
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci:
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce Saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin, quel fut le triste sort?
Comment conter cette horrible aventure!
Oui, son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce saule il lui donna la mort.
Saule, ah! de pleurs couvre au moins sa blessure.

ALGARD ET ANISSA,

OU

LES DEUX AMANS ÉCOSSAIS.

ROMANCE.

(*Chant n°. 2.*)

Il est donc (oh ! faut-il le croire ?)
Des cœurs au malheur destinés.
Or, écoutez l'antique histoire
De deux amans infortunés.

Dans l'Écosse, au sein des bruyères,
Algard, Anissa, chaque jour
Paissaient les brebis de leurs pères :
Leur bonheur était leur amour.

Dans ses replis, soudain surprise,
Un serpent terrible enlaça,
A son amant déjà promise,
La jeune et charmante Anissa.

Algard, intrépide et sensible,
Accourt et va rompre ses nœuds ;
Un autre serpent plus horrible
Les serre et déchire tous deux.

Leurs beaux corps s'enflent, se roidissent ;
Leurs traits sont flétris et tachés.
Leurs regards, en mourant, s'unissent,
D'amour l'un sur l'autre attachés.

Ils ne vivent plus qu'en leur âme ;
Leur âme est toute dans leurs yeux ;
Ils semblent, confondant leur flâme,
Goûter leur amour dans les Cieux.

Les deux monstres dans leurs bruyères
S'en vont, et sifflent triomphans.
A leur aspect les pâles mères
Sur leur sein pressent leurs enfans.

L'Écosse à ce couple fidelle,
Tous les ans donne encor des pleurs,
Et le lieu de leur mort s'appelle
Le champ du meurtre et des douleurs.

Quand le Ciel les prend pour victimes,
Comment expliquer leur trépas ?
S'il ne veut que punir des crimes,
Des feux innocens n'en sont pas.

Dans leur regret mélancolique,
Des bergers, pour tous monumens,
Dans le creux d'une pierre antique
Ont uni ces tendres amans.

Habitans de la même tombe,
Ils n'ont point quitté leurs déserts :
Le vent gémit, quand le jour tombe,
Sur l'herbe qui les a couverts.

Tous les pasteurs versent des larmes
En passant près de leur séjour.
L'Amour aurait-il trop de charmes ?
Le malheur poursuit-il l'Amour ?

LE PONT DES MÈRES.

ROMANCE.

(*Chant n°. 3.*)

Dans la fleur de l'adolescence,
Le charmant Don Carlos, dit-on,
Trouva, d'Espagne allant en France,
Un peu d'eau mouillant un vallon.

Cette eau s'oppose à son passage;
Il veut traverser son courant;
Accru soudain par un orage,
Le ruisseau devient un torrent.

Le torrent l'entraîne; il surnage,
Il enfonce, il remonte. Hélas!
Ni son effort ni son courage
Ne peut l'arracher au trépas.

Don Carlos avait une mère:
Elle arrive; elle voit son fils.
Sa douleur dans ses bras le serre:
Tous ses sens sont évanouis.

Son malheur toujours l'épouvante.
Pareil malheur peut advenir:
Pour les autres mères tremblante,
Elle songe à le prévenir.

Les yeux en pleurs, elle fait faire
Un pont sur le fatal torrent,
Pour elle une simple chaumière,
Un tombeau pour son cher enfant.

A chaque femme, à chaque père
Elle dit : « Vous ne craindrez plus.
» Ce pont fut fait par une mère :
» Maintenant je ne le suis plus. »

Sur la triste et rustique tombe,
Sa main s'efforça de graver
Le malheur où son cœur succombe....
Sa main ne put pas achever.

Elle court, quand le torrent gronde,
Sauver son fils de sa fureur ;
Elle veut se jeter dans l'onde,
Mais elle connaît son erreur.

« Ah ! comme ce torrent, dit-elle,
» Cher Carlos, tes beaux jours ont fui.
» Voilà ta tombe qui m'appelle :
» Que l'on m'y place auprès de lui. »

Les flots répandent les alarmes.
La nuit, sous la hutte on l'entend
Crier à genoux, toute en larmes :
« O mon Dieu ! rends-moi mon enfant ! »

On croit, dans toutes les Espagnes,
Au bruit des eaux, au bruit du vent,
Entendre l'écho des montagnes
Répéter : « Rends-moi mon enfant ! »

LA MÈRE DEVANT LE LION.

ROMANCE.

(*Chant n°.* 4.)

Un lion affreux, dans Florence,
Un jour soudain se déchaîna :
Tout prit la fuite à sa présence,
Se tut, pâlit et frissonna.

Un petit enfant, plein de charmes,
Se tient sous ses yeux presque nu ;
Il le regarde sans alarmes,
Et lui rit d'un air ingénu.

La mère, à cet aspect terrible,
De la mort croit sentir les coups,
Et devant l'animal horrible
Joint les mains, se met à genoux.

« Non, lui dit-elle, par nature,
» Bon Lion, tu n'es point méchant.
» Au nom de Dieu, je t'en conjure,
» Ne fais point mal à mon enfant.

» Lui seul me reste ; il tette encore :
» A peine, hélas ! peut-il marcher.
» Bon Lion, c'est toi que j'implore
» Si quelqu'un osait y toucher. »

Je ne sais point par quel mystère
Un tel prodige s'opéra :
Doux à l'enfant, doux à la mère,
Le bon Lion se retira.

FIN.

TABLE.

ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

MÉLANGES.

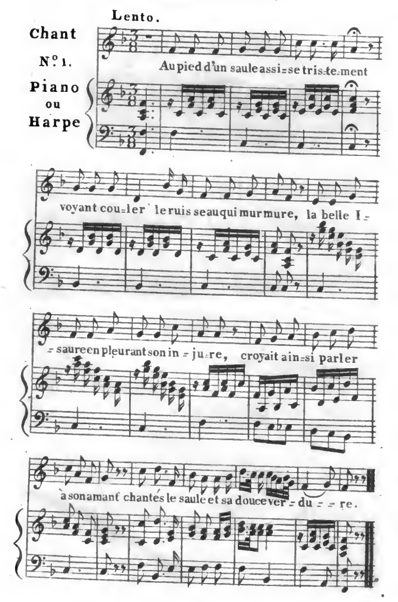
FIN DE LA TABLE.

ROMANCE DU SAULE

Dans Othello

Paroles de Mr. Ducis.

Musique de Mr. Gretry.



ALGARD ET ANISSA

Romance Ecossaise

Paroles de Mr. Ducis.

Musique de Mr. Grétry.

Lento.

Chant

No 2

Piano ou Harpe.

Il est donc (ô faut-il le

croi = = re!) des cœurs au mal = heur des = = ti=

= nés! Or é=cou = tez l'an = tique his=
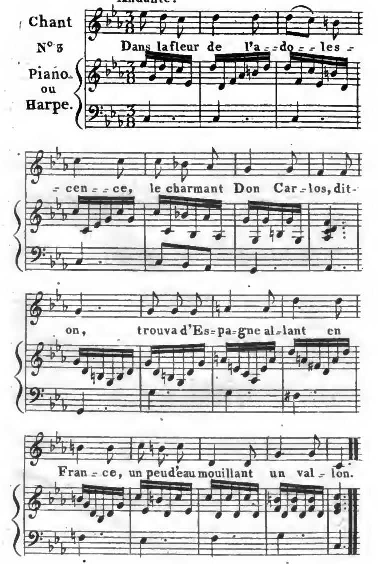
= toi = = re de deux a = mans in=for = = tu = nés.

LE PONT DES MÈRES

Romance

Paroles de Mr. Ducis.

Musique de Mr. Grétry.



LA MÈRE DEVANT LE LION

Romance

Paroles de Mr. Ducis.
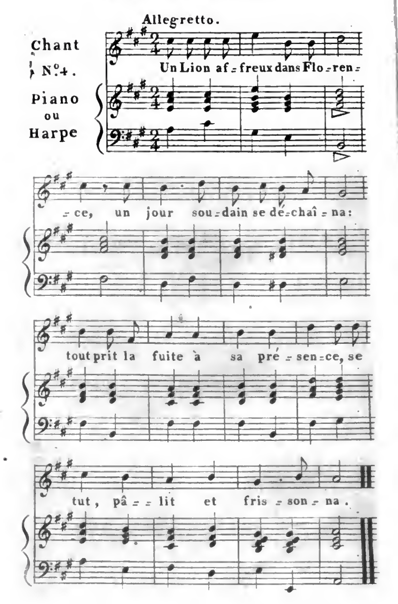
Musique de Mr. Grétry.

